



**Propriété privée**





Propriété privée



**Propriété privée**

© Les auteurs et autrices pour leurs textes 2021.

Tous droits réservés.

Couverture : Sacha Goerg

Mise en page : imprimerie Les Éditions européennes

ISBN 978-2-930758-82-4

Dépôt légal : D/2021/7823-1

## INTRODUCTION

Pour cette édition 2020-2021 du Grand concours de nouvelles de la Fédération Wallonie-Bruxelles, cent septante-et-un participants ont répondu à l'appel à écriture autour du thème «Propriété privée», lancé par le Service général des Lettres et du Livre (SGLL) de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Ces participants appartiennent à toutes les catégories d'âge, ils sont belges ou résidents en Belgique et ils n'ont jamais publié à compte d'éditeur un ouvrage personnel de fiction.

Un premier jury, composé de Jean-Philippe Querton (éditeur), Aurélien Dony (auteur), Christine Sépulchre (CLÉA) et Benoît Robert (CLÉA) a retenu trente-trois textes.

Fin février 2021, deux ateliers de réécriture de la nouvelle ont été organisés de manière virtuelle, en raison de la crise sanitaire, par la Compagnie de Lecteurs et d'Auteurs (CLÉA). Les auteurs des textes retenus ont ensuite renvoyé leur texte, modifié ou pas, à l'aune de cette expérience pour le second tour.

Un second jury, composé de Valérie de Changy (autrice), Nausicaa Dewez (SGLL), Aurélien Dony (auteur), François-Xavier Lavenne (critique), a choisi les dix nouvelles publiées dans le présent recueil.

Ce volume rassemble les nouvelles des quatre lauréats primés (le Grand Prix de la Nouvelle de la Fédération Wallonie-Bruxelles d'une valeur de 1.000 euros et trois mentions d'une valeur de 200 euros) ainsi que six autres nouvelles que le jury a tenu à distinguer.

Les revues *Marginales*, *Karoo* et *C4* se réservent le droit de publier un ou plusieurs de ces textes. L'un d'entre eux se voit par ailleurs attribuer une mention par la RTBF.

Le recueil « Propriété privée » est distribué gratuitement sur demande et est disponible dans les bibliothèques publiques.

Merci aux différents partenaires de cette édition. Grâce à leurs contributions et leur implication, ce concours permet d'accompagner des futurs auteurs vers des pratiques d'écriture.

Infos : [concoursdenouvelles@cfwb.be](mailto:concoursdenouvelles@cfwb.be) - 02/413.36.07

Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles  
Service général des Lettres et du Livre (SGLL)  
Bld Léopold II, 44  
1080 Bruxelles





**Le Grand Prix**  
de la Fédération Wallonie-Bruxelles



## AU NORD DU NORD

– Jill ! Borde la grand-voile !

Sander hurle contre le vent, à la proue du bateau, la masse sombre de ses cheveux rabattue sur ses yeux. Il s'acharne sur le génois. Libère la toile coincée dans un balcon. Jill ne bouge pas.

– Tire sur l'écoute. La corde bleue et blanche, là. Tu tires vers toi, ça va se coincer tout seul !

Sa voix forte s'enroule au mât, part au lof sur bâbord. Jill se cale dans le cockpit, les jambes repliées sur son ventre.

Sander revient sur ses pas, exécute lui-même la manœuvre. Il passe une paume calleuse sur ses joues collantes de sel et de sueur. Il se retourne. Jill sourit. Son demi-sourire. Son regard où dansent la peur et l'excitation. Où l'homme ne sait lire si tout y est mouvement ou fixité absolue. Sa peau pâle, presque translucide par endroits.

– T'as quel âge, en fait, gamine ?, Sander demande.

– Oh, pas loin de trente, elle dit.

– Qu'est-ce que tu fiches avec un vieux comme moi ?

– On est bien, là, Jill répond.

Sander scrute le paysage. La terre dans le dos de Jill n'est plus qu'un faible trait, un océan délavé au ras de l'eau. L'île de Magerøya disparaît. L'esprit de Sander engloutit les fjords, sa Norvège natale. Tout souvenir meurt, doit crever comme les poissons qui sèchent sur les berges.

Sander vide une conserve de tomates pelées dans la poêle rouillée. Il suce son doigt blessé par le métal coupant. Pas d'ouvre-boîte

sur ce rafiôt. Il doit inspecter le fond de cale, les tiroirs branlants. Prendre ses marques sur un bateau qu'il a volé plus tôt dans sa fuite. Emprunté, peut-être. Pour combien de temps ? Il ne sait pas.

– Sander ! Sander ! Viens vite !

Sander se précipite sur le pont, la conserve à la main. Jill est penchée par-dessus bord, l'oreille tendue vers l'eau, les yeux cherchant sous le bleu sombre une vie qui appelle.

– Mais que...

– Shhht ! Jill tend sa main dans l'air. L'homme observe la silhouette courbée, les cheveux blonds, presque blancs dans la lumière. Des boucles d'oreilles rouges en forme de demi-lunes valsent sur le cou la jeune femme.

\*

Elle les portait quand il l'avait aperçue sur les quais, la première fois, fraîchement débarquée du ferry sur leur île de sauvages. Une fille de la ville qui voulait s'oublier, changer d'épiderme, se faire peau rouge. Il l'avait su de suite. Il aurait pu parier avec tous les poivrots du port qu'elle logerait à la Résidence. Elle s'était approchée de l'homme plus tout jeune, caché dans sa barbe, avait attrapé ses yeux bleu vif.

– Excusez-moi, je cherche la Résidence Sigrid Undset. Vous savez où elle se trouve ? En parlant, elle écartait des mèches de cheveux qui se coinçaient à la commissure des lèvres. Son énergie frappait Sander, martelait un petit espace entre le cœur et les tripes, là où le monde vient cogner quand il veut faire mal. S'il savait où se trouvait la Résidence... Pourquoi, de tous ces hommes puant la morue, fallait-il que ça tombe sur lui ?

\*

– Shhhht ! Écoute ! Là, tu entends ? On dirait... des portes qui grincent.

La mer de Barents ouvre ses battants. De longues plaintes, certaines graves, profondes, d'autres aigües comme des miaulements de chats, inondent ses eaux. Elle laisse s'engouffrer les monstres. Un souffle retentit de l'autre côté de la coque. Jill bondit. Perd le langage.

– Des baleines à bosse, Jill.

La jeune femme saute d'un bord à l'autre, enjambe le fatras de cordes et de manivelles. Elle est sans défiance. Sander se demande comment il a pu la traîner ici. Il tente de saisir ce qui échappe. Jill est de ces personnes qui changent une atmosphère, une île, une aventure. On ne savait pas le vide immense, on vivait emmaillotté dans sa nostalgie, son mécontentement. Et elle débarque, jette tout à terre, s'enroule avec vous dans la laine chaude. Rit, trop, tout le temps, pour rien. On finit par aimer le rien, l'hiver, la glace, l'espace incongru et austère où Jill bâtit son fief.

\*

Il l'avait conduite à la Résidence. Une route désertique traversait la toundra sur plus de trente kilomètres entre le port d'Honningsvåg et la pointe de Knivskjellodden, l'endroit le plus au nord de l'Europe. Leurs corps cahotaient sur le bruit des graviers et de la terre remués.

– Vous connaissez la Résidence ?, avait demandé Jill.

– Oui. Sander fixait sur la route. Il sentait le regard de la jeune femme sur ses mains râpeuses. Il se surprit à cacher ses ongles noirs derrière le volant.

– C'est comment ? C'est un beau bâtiment ? Beaucoup de gens viennent à la Résidence ?

– C'est grand pour une seule gamine, dit Sander. Y'aura personne. C'est plus la saison. Va falloir s'accrocher à la falaise, là-bas. Le vent rigole pas. Mais les baies ont jamais lâché. C'est une belle baraque, solide. L'homme se tût un moment, puis demanda : « Et qu'est-ce que tu vas faire, là-dedans, toute seule ? ».

Jill redressa son buste frêle. « Une femme doit avoir de l'argent et un espace à soi, si elle veut écrire de la fiction ». C'est Virginia Woolf qui l'a dit.

– Un espace à soi, répéta Sander. Toi aussi tu veux devenir une Sigrid Undset ? Sander contenait mal l'amertume qui lui raclait la gorge. Une créature pesante s'installait entre les sièges. Un animal vorace qui grignotait l'air. Jill ne sentait pas sa présence, brassait des rêves dans le faisceau lumineux des phares. Elle s'amusait de l'homme grincheux.

– Il y a pire qu'un prix Nobel de littérature, non ?, dit-elle.

– Est-ce que ça donne le droit de s'approprier une île et foutre les gens dehors ? Tout ça grâce au fric, et pour des bouquins pompeux qui parlent de gens qui ont encore plus de fric et qui se chient dessus dans leurs draps de soie. On a tous crevé, après. Les mots galopent. La salive s'accumulait dans la bouche de Sander.

Jill ne souriait plus. Elle attendait que l'orage passe, un calme après la tempête. Le tonnerre grondait toujours, tout autour. Sander se radoucissait. C'était pas son histoire, à la gamine. Elle y était pour rien.

– Cette maison, la Résidence, reprit l'homme, c'était un repère de communistes, dans le temps. Rien de bien méchant. Rien à voir avec ce qu'ils ont fait à l'Est, les rouges. Ici, les idées avaient fait leur chemin. Les vieux lisaient le Manifeste sur un coin de bar. Ça discutait. Ils se sont mis en tête de créer une coopérative pour aider les familles des marins qui trimaient, mettre un terme à la concurrence des retours de pêche. Ils ont construit la Résidence. Elle s'appelait pas comme ça, évidemment. Les familles de l'île s'y sont installées et ça a marché un bon moment. Mon arrière-grand-père est né là-bas, dans ces murs. Ils travaillaient, partageaient les recettes, les vêtements, les tâches, l'éducation. Y avait pas besoin de chercher plus. Profiter sans profit, c'était le crédo.

Sander avait arrêté la voiture et coupé le moteur. La Résidence se dressait au loin, face au vent. La bâtisse blanche était sobre et singulière. De là où ils se tenaient, Jill ne pouvait apercevoir l'immense baie vitrée qui fixait la mer, serrée entre deux ailes tendues vers la falaise, prêtes à se jeter à l'eau.

– Qu'est-ce qu'il s'est passé ?, demanda Jill.

– Des gens ont acheté le terrain. La terre était à personne, on avait construit sans permis. Du coup, la baraque leur est revenue. Un couple de vieux philanthropes, ils se présentaient comme ça. Ils voulaient faire du bien à l'île, éduquer, ramener des artistes, donner « du cachet » à Magerøya. Une fois à la rue, chacun s'est précipité sur les docks pour se faire embaucher. Les rumeurs ont couru vite sur le continent. Les grosses compagnies ont tout racheté pour une bouchée de pain, tout privatisé. Les hommes marnent comme jamais au large pour une paye de misère. La plupart des familles ont quitté leur terre ancestrale. Mais on accueille chaque année de grands artistes, des futurs génies nationaux qui se souviennent même pas du nom du lieu quand ils repartent.

Jill réfléchissait. Elle pénétrait la vie de Knivskjellodden par ses pores les plus crasseux, serrait les mains rêches du lieu qui l'avait appâtée à coup de bourses, de nature et de temps. Les questions s'entassaient sous son front lisse.

– Pourquoi ils n'ont pas rebâti ailleurs, quand ils ont perdu la maison ?

– Pour que d'autres bourges la volent aussi ?, dit Sander.

– Mais...

– Personne voulait d'une copie de rêve volé, gamine. On a perdu l'espace. On est sortis de la carte, rayés de l'Histoire qui marche au pas. On dansait sur un autre pouls ici.

\*

Le jour s'étire. La lumière trompe les heures, les métabolismes. Le corps de Jill semble infatigable, celui de Sander se bat avec le froid et la fatigue.

– Où est-ce qu'on va, Capitaine ? Elle rêve à côté d'une gourde de thé bouillant.

– On va longer Serveryn, direction l'archipel de la Terre du Nord. Sander trace le chemin dans l'air.

– Tu veux nous faire passer de l'autre côté ? Y a quoi, au nord du Nord, Sander ? Jill s'amuse. Il y a la glace, les icebergs, les gelures, le grand vide et deux fous. Jill s'amuse toujours.

– On vise l'île de la Révolution d'Octobre, dit Sander.

– L'île de la Rév... Non ? ! Tu te fous de moi ?

– Pas du tout, c'est son nom ! Tiens, regarde la carte, là !

Jill scrute les terres aux contours dentelés. Tombe sur le nom. Elle relève la tête vers Sander. De leurs ventres jaillit un rire qui déroule la peur, le stress, ce qu'il y a au-delà de la peur, au nord du nord. Ils laissent filer la longue traîne.

– Tu as tout prévu en fait, vieux loup de mer ? Jill charrie. Le sourire est faible, elle sait que le sérieux l'emporte.

Sander se lève, vacille dans le cockpit. Ses yeux ne lâchent pas le sol.

– J'ai jamais cru qu'on le ferait, Jill. Je suis même pas sûr que je le voulais, faire péter cette baraque. Pourquoi on a fait ça, toi et moi ? Toi, surtout. T'avais rien à voir. J'arrête pas de me demander pourquoi. Je sais pas. Sander s'essuie les yeux vivement. Sa manche usée lui griffe les paupières. Il s'accroche au taquet. Les phalanges blanchies par l'effort tentent de retenir le mouvement de son corps massif qui lâche prise.

– Je prends ton quart cette nuit, dit Jill en posant une main sur l'épaule de Sander. Il ne sent rien. Je ne suis pas fatiguée. Tu mets le pilote. Je te réveille au moindre doute. Va dormir, Sander.



Il ne lutte pas. S'effondre sur la couchette, enveloppé du ciré, du gilet, de la salopette. Il dort déjà.

\*

La Résidence était devenue le domaine de Jill. Les murs froids s'étaient rapprochés. Ils sentaient l'herbe cuite. La démesure de l'espace ne l'effrayait pas. Elle avalait le vide. Dans le jardin d'hiver, elle étalait ses travaux en cours, les laissaient prendre la lumière arctique, attendait qu'un changement s'opère. La Résidence possédait une bibliothèque gigantesque. Les étagères regorgeaient d'ouvrages couvrant toutes les disciplines artistiques. Un rayon minuscule était consacré à l'histoire de l'île et de la maison. Les mots étaient propres, on noyait le poisson. Le récit de Sander zigzaguait dans la tête de Jill.

En contournant la propriété un matin de décembre, elle avait remarqué une fenêtre nouvelle. Elle ouvrait sur une petite pièce de rangement aux caisses empilées. Jill avait fouillé et trouvé son or : les archives, des comptes rendus, des articles de journaux, des sources qui laissaient entendre un tumulte passé. Magerøya abritait autrefois un foyer communiste actif œuvrant pour la montée au pouvoir du parti. Sur une photo jaunie d'un vieux papier local, les membres posaient devant un bistrot. À gauche du groupe se tenait le fondateur du comité. Un homme costaud, la mine déterminée, la dureté d'un regard jeune encore : Sander. Jill découvrait les tempêtes essuyées par la région. La violence qui grondait face aux revendications ignorées. La lutte des classes avait aiguisé ses crocs, sorti les griffes, trouvé dans le sang une couleur familière. Un attentat à la bombe visant la Résidence avait échoué. Sander était le principal suspect. Faute de preuve, on n'avait pu l'arrêter. Vingt années avaient passé, calmées par la défaite, le soufflé retombé.

\*

Un claquement sec réveille Sander en sursaut. Il grimpe sur le pont. Les voiles fasyent, le tissu ondule, comme fou. Ils ont

perdu le cap. Jill scrute l'eau, indifférente à la pagaille du bord, un teint de somnambule aux lèvres. Sander se rue sur la barre, les winchs. Quand le voilier reprend une trajectoire et une allure correctes, il se laisse tomber lourdement sur le bois dur.

– Tu crois qu'ils nous suivent ? demande Jill après un moment.

– Je sais pas. Le ton dans la voix de Sander est calme. Il tente de rapetisser les mots.

– Tu feras quoi, sur ton île de glace, tout seul ? Jill est douce. Elle se lève et vient se coucher sur la banquette où il est affalé. La tête sur ses genoux. Il ne sent rien.

– Tu sais, Sander, c'était mon idée.

– Mais c'est ma faute, Jill ! coupe Sander. Si je t'avais pas raconté. J'aurais jamais dû revenir à la Résidence, te parler de tout ça. Je t'ai embobiné comme je faisais à l'époque, au comité. Et toi gamine, t'as suivi, t'as tout gobé. Les larmes de Sander s'écrasent sur le front de Jill.

– Quand je t'ai vu arriver, ce matin-là, le sac de courses, les bouquins dans les bras, c'était le meilleur matin, dit Jill. Elle sourit, les yeux droit vers le ciel. Avant que Sander proteste, qu'il fasse tout déguerpir, elle poursuit : « Vous nous reprochez donc de vouloir abolir une propriété qui suppose comme condition nécessaire l'absence de propriété pour l'immense majorité de la société. En bref, vous nous reprochez de vouloir supprimer votre propriété. De fait, c'est bien ce que nous voulons. », tu te souviens ?

Sander est secoué par les pleurs. Il caresse la joue de Jill.

– Le Manifeste. T'as réveillé le vieux rêve, gamine, il dit. T'as réveillé plus que ça. Et t'es plus là. T'avais trente ans, putain. C'est de ma faute, tout est ma faute. Je t'ai tuée, Jill. Qu'est-ce tu fous là ? T'es là mais t'es pas là. Ton corps, ton petit corps. Pourquoi t'étais encore dans la maison ? J'avais fait le tour, j'avais appelé, j'étais sûr... L'homme se cache le visage dans les mains. Son index blessé l'élance.

– J’ai trouvé mon espace à moi. Les lèvres de Jill découvrent ses dents blanches. Elle plisse les yeux de malice, une goutte d’eau roule des cils vers son oreille. La tête toujours face au ciel, sous celle de Sander, elle attrape ses doigts, serre comme elle peut.

– On l’a fait. Tout est parti. Les livres pompeux, les coussins, les verrières. BOUM ! Tout a volé. C’était beau. J’ai volé aussi, un peu. Le reste, c’est un accident, Sander. Tu m’entends ? Je referais tout pareil.

– Et maintenant, quoi ? demande le marin abattu, lavé de mer au-dehors et du sel au-dedans. Essoré, la peau qui pique, la douleur qu’il ne combat pas.

– Personne veut d’une copie de rêve volé, répond Jill.

Sander se penche sur la jeune fille. Il embrasse sa peau. Tous deux se redressent. Jill se cale dans les filins entre deux chandeliers de la poupe. Sander manœuvre, vire de bord. Il change de cap. Quand il se retourne, Jill n’est pas là.

© Maude Dufresne



Julie Trémouille est née dans le Borinage montois mais elle doit son nom peu banal – « Trémouille », littéralement *un lieu planté de Trembles* – à ses racines du Sud-Ouest gascon. Trentenaire idéaliste et rêveuse, elle aime se perdre au Pays du Jamais Jamais de Peter ou croiser le fer avec Cyrano. En quête d’ailleurs, la tête dans les livres ou sous l’eau quand elle pratique l’apnée, elle continue de suivre le fil rouge tendu depuis le départ : l’écriture.





Les nouvelles primées



## LÀ OÙ POUSSENT LES ORTIES ET LES ROSES SAUVAGES

La ferme austère, édifiée en pierre calcaire, se dresse sur son éperon rocheux. Un donjon, dont il ne subsiste qu'une façade et quelques fragments de murs, se trouve au cœur de l'exploitation agricole. Autour de lui se greffent plusieurs bâtiments. Leur édification s'est étalée du XIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle d'après ce qui m'a été rapporté par quelques historiens du cru. Leurs travaux, consignés dans une brochure de quelques pages, sont perdus depuis longtemps dans des tiroirs qui coïncent. Corps de logis, étables, fenils, granges, fournil, colombier ont poussé par vagues successives entre la cour haute et la cour basse. Chacun des maîtres du domaine a laissé sa marque ajoutant ici son portail, là son pan de mur, sans se soucier un instant de l'unité de l'ensemble. Les siècles ont passé, et si de loin la propriété impressionne encore, à y regarder de plus près, elle est moins fière. Les ardoises arrachées, les murs mangés par les massifs d'orties, les pavés enfoncés, les châssis écaillés, tout est à ras du délabrement. À l'entour du domaine, les champs et les bois marquettent le paysage à perte de vue. Les renards efflanqués traînent parfois si près que j'en ai surpris un hier matin au sortir de l'étable. La première habitation apparaît à six kilomètres, poste avancé d'un village d'une centaine d'âmes.

Je vis ici depuis toujours. Et mes aïeux avant moi. Les racines de ma famille plongent dans ce lieu depuis des temps reculés où la mémoire se perd. La vie des générations passées a imprégné les murs, infiltré les planchers, saturé les charpentes. Des filets de voix anciennes se faufilent entre les pierres, si ténues que seuls les enfants les entendent. Les chuchotis soufflés par les trépassés, ceux qui refusent obstinément l'oubli, racontent les peines et les ran-cœurs, pleurent les amours mortes et les promesses oubliées. Des ombres fugitives courent sur les murs poussiéreux où grimpent

des rosiers sauvages, racontent les forêts sans âge, découpées de rivières aux boucles vertes où venaient boire les loups. Les gens du coin nomment ce domaine la ferme-château, un titre porté comme une hésitation, un nom posé sur le chemin de crête séparant un monde paysan et un univers aristocratique. Un nom hybride qui dit l'embarras, le flottement, la non-appartenance. Un nom qui vous exclut, qui vous estime trop bien née pour l'un et pas assez pour l'autre. J'ai grandi dans cet interstice entre deux mondes, solitaire, isolée.

L'enfant unique que je suis n'aimait que la compagnie des bêtes, l'odeur douceâtre des étables, le bruit de succion des bottes qui s'extraient avec peine de la boue, et la vision des prairies ondulées qui retiennent captifs des manteaux de brume. J'aimais le regard doux des vaches prêtes pour la traite, leur haleine chaude et forte, les museaux baveux des veaux. Quand venait l'agonie de l'hiver, je me levais la nuit pour aider les brebis à agneler. Dans une bergerie froide malgré la paille étendue en couche épaisse, la vie et la mort se toisaient, s'affrontaient souvent dans une joute acharnée. Les coups se succédaient. Je me souviens d'un agnelet trop chétif mort auprès de sa mère épuisée. À deux pas, un autre va passer, surnuméraire d'une portée de trois, repoussé par une brebis qui lui refuse le lait et la chaleur maternelle. L'instinct semble cruel, il est pourtant salvateur : miser sur la survie plus certaine de deux plutôt que risquer le sort de trois. La nature n'a pas de scrupules, elle est calculatrice. Et pourtant, je cherche à déjouer le sort, à user d'un stratagème pour damer le pion à la faucheuse et gagner une vie. Comme on m'a appris à le faire, je substitue l'agneau délaissé au mort-né. Pour le faire accepter, je le frotte de la dépouille encore tiède et des sécrétions de la naissance. Après quelques hésitations, la mère d'adoption fait le choix de la vie et nourrit ce petit qui lui est rendu. Un bêlement aigrelet salue ma victoire. Je suis heureuse, j'ai rusé, repris une vie. Je suis un peu soucieuse aussi. Me sera-t-il tenu compte de cette duperie ? Aurais-je à payer d'une manière ou d'une autre cette escroquerie



faite au destin ? Peut-être un jour, mais à l'aube naissante, c'est le plaisir de ce sauvetage qui me submerge.

Naître fille n'est jamais simple, mais dans le cercle de ceux qui vivent de la terre, il s'agit d'une malédiction. Mon père semblait m'aimer raisonnablement, n'élevait jamais la voix, fêtait joliment mes anniversaires, mais tous les regards qu'il me portait disaient la déception. J'aurais pu espérer le soutien de ma mère, un appui tacite, une solidarité de femmes, il n'en était rien. Les filles ne sont pas destinées à diriger un domaine, aussi décrépité soit-il. Les filles sont faites pour aider, soigner, nourrir, travailler doublement, mais dans l'ombre. Je cherchais pourtant à prouver à mes parents que le sexe n'est qu'une donnée parmi d'autres. Que je pouvais compenser une force physique moyenne par de l'ingéniosité et de la détermination. J'améliorai les machines de traite, remplaçai des fertilisants coûteux par des engrais verts, participai à des rencontres de jeunes agriculteurs soucieux de se renouveler, d'inventer d'autres voies pour ranimer des exploitations endettées, dévoreuses de ressources et d'énergie, des ogresses engloutissant leurs enfants. Je diversifiai nos revenus, pris des chiens et des chevaux en pension, relançai la fabrication du beurre comme autrefois. Un petit troupeau de chèvres poitevines me permit d'entamer la production de yaourts et de fromages que je vendais avec un certain bonheur sur les marchés et aux restaurateurs intéressés par le renouveau local. Mes journées commençaient à l'aube et finissaient bien tard. Je n'avais pas un instant de désœuvrement, mon emploi du temps débordait de tâches à accomplir, toutes plus urgentes les unes que les autres. Je me remémorai le mythe des filles du roi Danaos, condamnées aux enfers à remplir inlassablement un tonneau sans fond. Filles maudites pour avoir massacré leurs cousins et époux, ceux-là même qui avaient ourdi leur assassinat lors des noces. Les dieux ne sont pas tendres avec les femmes insoumises.

Malgré mon acharnement à améliorer le bilan financier du domaine, notre situation restait précaire. Toutes les rentrées d'argent servaient à éponger les dettes accumulées pour acheter ou

réparer le matériel agricole, payer les factures colossales d'électricité et vivre aussi chichement qu'il fût possible. Rien qui permette de lancer des travaux de rénovation ou d'entretien. De plus, mes efforts n'étaient pas salués, pas même encouragés par les miens.

– Tu as reçu un appel de l'auberge de l'étang noir. Ils manquent de beurre et de fromages aux herbes, récitait ma mère d'un ton morne.

– Les boxes des chevaux doivent être réparés, se plaignait mon père, oubliant que les pensions étaient une de nos rares rentrées d'argent fixes.

Mes initiatives ne recueillaient pas leur approbation, tout juste les toléraient-ils. Le salut ne pouvait venir que du mariage. Rien ne les ferait déborder de cette conviction. Ce n'était pas tant un mariage d'argent qu'ils me poussaient à faire, même si ça ne leur aurait pas déplu. Il fallait un homme à la barre du domaine. Un homme qui dirige, administre, tranche, arbitre, négocie. Mon père voulait passer le flambeau, il se sentait vieillissant, fatigué, écrasé par les responsabilités sans fin qu'entraînait l'exploitation d'un domaine d'un autre âge. Il avait perdu la bataille et voulait se reposer sur quelqu'un et ce quelqu'un ne pouvait être une fille. Ce n'était pas concevable. Nous vivions isolés, je n'avais que peu d'occasions de sortir, mes relations sociales étaient réduites à peau de chagrin. Je m'étais rapprochée d'un jeune vétérinaire quelques mois plus tôt, il me faisait rire et j'attendais ses visites avec une certaine impatience. Nous étions sortis en ville quelques fois l'été précédent. J'avais pour l'occasion exhumé de mon placard mon unique robe d'été. Bien que défraîchie et démodée, elle m'avait donné l'impression d'être une autre. Avec mes cheveux lâchés et mes sandales d'été, je me trouvais jolie. Pas au point de faire se retourner les hommes sur mon passage, mais légère et insouciant. Je m'étais sentie importante le temps de ces quelques soirées. La sensation étrange d'exister dans la vie de quelqu'un d'autre m'avait surprise et ce sentiment nouveau me donnait de

l'épaisseur, me rendait plus présente au monde. Mais il n'était pas resté dans la région, préférant rejoindre sa Normandie natale, sans doute effrayé aussi par l'immensité de ma détresse à sauver ce domaine. Quand mes parents m'ont présenté Louis M., troisième garçon d'une famille d'agriculteurs établis à une trentaine de kilomètres du domaine, je ne pouvais ignorer l'injonction muette qu'ils m'adressaient. Je ne pouvais non plus douter de l'intention manifeste du jeune homme. Une exploitation de cette envergure excite les convoitises. Même en triste état, le domaine conservait une attraction ancestrale. Le nom à lui seul imposait le respect. Pour qui cherchait, non pas la richesse, mais la reconnaissance et le prestige, c'était une occasion à ne pas rater. Louis fut charmant. J'avais peu d'oppositions à faire valoir à cette union qui se devinait en filigrane de chacune de ses visites, si ce n'est mon manque de goût pour le mariage. Je tins bon quelques mois, mais l'âpre aspiration de mon père tournait à l'intimidation muette. Et il pouvait compter sur la complicité sans faille de ma mère. Je cédaï finalement, estimant que j'aurais pu tomber sur un prétendant moins poli et moins avenant. Le mariage fut organisé au domaine, en comité restreint. Sous couvert de simplicité et de modestie, nous cachions notre misère et l'impossibilité de recevoir le ban et l'arrière-ban, même à cette occasion unique.

J'espérais naïvement que cette union ne changerait que peu mon quotidien. Mais dès que Louis s'installa chez nous, mon père ne me consulta plus pour le choix des cultures, de l'alimentation des bêtes, des inséminations. J'espérais avec candeur que l'engouement retombe, qu'un nouvel équilibre survînt, me permettant de retrouver une place acceptable. Toutes les décisions d'importance étaient négociées entre Louis et mon père, je n'en étais même plus informée. Je me trouvais reléguée aux tâches classiquement imparties aux femmes : sortir et rentrer les troupeaux, barater le beurre, pasteuriser le lait, produire et écouler les yaourts et fromages. Je trimais toujours autant, mais j'étais dépossédée de mon influence. Les hommes s'étaient unis pour me reléguer à

l'arrière-plan, dévolu aux femmes depuis si longtemps. Mes avis étaient jetés aux orties, sans aucun ménagement. Je restais pourtant viscéralement liée au domaine, qui était mien. J'entendais plus que jamais les murmures des voix anciennes me conter leurs peines et leurs éblouissements, leurs souffles chauds me surprenaient dans la volée d'escaliers ou dans les couloirs de l'étage et comme une traîne qui s'effiloche, me chatouillaient le nez et me faisaient plisser les yeux pour me consoler de mon abandon. Le domaine et toutes les vies qui l'avaient habité me gardaient leur affection, leur tendresse, mais j'avais perdu la maîtrise des choses. Je basculais doucement dans ce royaume d'ombres qui peuplaient mon quotidien, bercée par les ballades anciennes détaillant de hauts faits qui n'étaient pas les miens.

Louis avait trouvé sa place dans notre foyer avec une étonnante facilité. Il aimait imprégner de sa présence les lieux de vie, les emplir de sa force physique. Subjugués par ce langage primal, mes parents accueillaient sa domination avec soulagement. Il devenait seigneur en son royaume. Louis conservait avec minutie les dépliants publicitaires qui ne manquaient de nous parvenir. Les machines agricoles l'attiraient tout particulièrement. Il en parlait longuement lors des repas, en comparait les performances, décrivait le confort des cabines isolées, la puissance des moteurs, les innombrables avancées techniques. Ses discours subjugaient mes parents, animaux immobiles, pris au piège dans la lumière des phares. J'étais impuissante face à cette prise de pouvoir. Je m'enfonçais doucement dans la tristesse, mes contours s'estompaient aux yeux des vivants, je m'effaçais lentement. Seuls les morts me reconnaissaient encore, comme bientôt l'une des leurs.

Un soir d'hiver, près d'un an après mon mariage, je m'étonnai de croiser la voiture de Louis devant la maison des demoiselles R. Cette demeure discrète était aujourd'hui délaissée par ses propriétaires, deux vieilles demoiselles contraintes par leur famille de s'installer dans une « maison de repos », elles qui n'avaient jamais admis qu'on puisse se lever après six heures du matin. La maison

n'avait pas encore trouvé acquéreur et pourtant la famille se donnait bien du mal pour la vendre. Questionné, Louis me signifia que l'achat de cette maison pouvait être une belle opportunité, un investissement intéressant. Je ne comprenais pas, nous qui avions de l'espace à n'en savoir que faire et pas un sou pour envisager la réparation du toit de la grange, qui pourtant était une urgence. Le visage fermé de mon père me fit soupçonner une manœuvre de plus. Il me fallut peu de temps pour avoir vent des projets de Louis. L'espérance de vie d'un secret est assez faible dans les villages vieillissants. Lors du marché dominical, j'appris par l'insitutrice, fille du notaire, que Louis et mon père envisageaient de céder la cour haute du domaine à un homme d'affaires qui avait déposé une méthode très prisée de développement personnel. Il proposait des stages dans des lieux cossus, chargés d'histoire et d'authenticité. Bien entendu, l'exploitation pourrait se replier dans la cour basse, au prix de l'abandon de l'élevage, braillard et malodorant. Il resterait les champs à cultiver.

C'était une mise à mort. Louis dépeçait le domaine avec la complicité de mes parents, victimes fascinées par leur bourreau. Blessée, humiliée, je rentrais rapidement m'occuper des chèvres et de la traite. J'avais encore tant à faire. Seuls comptaient le domaine, les bêtes et les fantômes qu'il abritait. Il n'y avait plus que moi pour les protéger.

Louis est mort deux semaines plus tard. Mon père l'a trouvé inanimé dans le vieux colombier. Les béances du plancher pourri témoignaient d'une chute de plusieurs mètres. Les secours avaient été lents à rejoindre la ferme. Dans la nuit, il a succombé à ses blessures, sans reprendre connaissance. Les vieilles demeures sont dangereuses, elles recèlent des pièges mortels pour ceux qui les méconnaissent.

La famille de Louis a souhaité qu'il soit enterré dans la crypte du domaine. Je me suis étonnée de cette forme d'abandon, mais ne me suis opposée à rien. Effacée et mutique, j'étais l'image parfaite

de la jeune femme terrassée par le drame. Sans feindre quoi que ce soit, sans jouer la comédie, sans mimer le chagrin. Je fus le centre de toutes les attentions, on me plaignait tant, jeune veuve à deux doigts de la banqueroute. Lueur réconfortante dans mon malheur, l'assurance-vie me permettrait de faire face quelque temps. Et peut-être même de remonter un mur ou recouvrir un toit.

Que fait-on d'un secret ? Je supposai qu'il allait blanchir mes nuits et me rancir l'âme. Mais le printemps a allongé les jours, puis l'été a coloré le domaine de rouge et d'or et aucun cauchemar n'est venu me tourmenter, aucun remords n'a troublé la surface de ma conscience. Le repentir m'a oubliée.

Quand le jour hésite entre chien et loup, j'entends parfois le murmure de mélopées anciennes monter de la cour basse, là où se dresse le colombier. Je ramasse alors un bouquet d'orties blanches et de roses sauvages pour le déposer sur la tombe de Louis.



Marie-Alexandre Laurent est née en mai 1970 à Namur. Elle travaille à Bruxelles, mais préfère la campagne où elle habite depuis vingt ans. Dans la vie, elle a fait beaucoup de choses, tour à tour ou simultanément : de la recherche, de l'enseignement, de la médiation scientifique, de l'accompagnement de projets, des enfants. Géographe de formation, elle a le goût de l'exploration, de l'échappée belle, des itinéraires improbables, des chemins creux et des pistes à ornieres. Les livres l'entourent depuis toujours, mais l'écriture est un nouveau voyage entamé il y a peu grâce à un atelier d'été. Ce concours de nouvelles en était la première escale.

## NO TRÉPASSING

Dans le poste, on a dit qu'il fallait confiner les volailles et étendre par-dessus un grand filet. Gustav a déposé sa pelle contre le mur de l'appentis dans lequel il fourgonne. On l'entend rouscailler : « Bon Dieu, où c'est qu'il est passé ce fichu filet ? Oui, Olga, je sais, mais faudra que t'attendes deux secondes ! Je vais m'occuper de toi ! »

Il sort de la resserre avec, dans une main, un bout de treillis orange, analogue à celui qu'on met pour signaler une béance, une crevasse, ou des travaux sur le réseau du gaz. « Je savais pas que j'avais ça », remarque-t-il. L'idée d'arranger un peu le poulailler, tâche qu'il remet depuis des années, le traverse un instant.

C'est pas le jour. Dès son lever, il a eu la migraine. Des épisodes de suées, qui le prennent sans crier gare, parcourent son corps. Ça va, ça vient, ça le remplit d'une sueur moite et froide. En revanche, ça repart comme c'est venu. « On dirait que j'ai un peu de fièvre », se dit-il. Il s'active à démêler le futur filet en frissonnant, pestant et maugréant qu'il doit aussi creuser son trou, et patati et patata.

Quiconque aurait osé s'approcher de la propriété – pour autant qu'il eût été fou, suicidaire, ou défenseur des droits des animaux – aurait poussé des cris d'orfraie. Les poules, Brunette, Roussette et Blanchette, ont le cou dégarni, le croupion déplumé, et elles vivent dans un amas de ferraille et de bois pourri, tentant de se percher sur quelque hauteur pour regarder si l'herbe est plus verte ailleurs, voire, chercher où picoter du pain dur. Vaine occupation, tant leur enclos semble isolé du monde : une île de désolation, ceinturée de hautes palissades, et où la dérélliction gagne les gallinacées, incapables d'envisager la moindre amélioration de leur état. Sans compter les démangeaisons causées par les poux rouges qui, tels des vampires, leur sucent nuitamment le sang. À côté

de ces inconforts multiples et variés, la potentialité d'attraper la grippe aviaire ou autre pandémie, raison de leur futur et strict confinement, ne pèse guère dans la balance, puisque la destination des poules, c'est toujours le pot ou la casserole.

Tendant de déplier son filet, Gustav se fait la réflexion que, vraiment, il aurait dû faire dans le coulon. « J'aurais dû être coulonneux. Le père me l'avait dit que ça rapportait ! Qu'est-ce que j'ai été con ! New Kim qu'il s'appelle le coulon ! Un million-six-cent-mille d'euros qu'il a mis le Chinetoque pour l'avoir ! Ça en fait un paquet de francs ! »

Il se met dans sa tête à multiplier la somme par 40. S'il est allé à l'école jusqu'à 12 ans, les calculs ne sont pas son fort, surtout que sa migraine s'est invitée dans le comput et lui vrille les tempes.

Non, vraiment, ce qu'il aime, lui, Gustav, ce sont les lettres et les mots. Oui, c'est ça ! Il a le goût des lettres ! Il le tient de sa mère. Quand ils habitaient en ville, sa maman l'envoyait lire les noms sur les sonnettes. Il devait regarder attentivement et venir rapporter à maman tous les prénoms bizarres, comme Salomon, Sarah, Rachel, Jacob, ou Samuel. « C'est parfait, mon Gus », qu'elle disait, en notant l'adresse et le patronyme complets dans son petit carnet noir. Le gamin aurait voulu appuyer sur les sonnettes et s'enfuir en riant, tels ses héros Quick et Flupke, mais maman ne voulait pas qu'il dérange les gens. Une fois, il avait trouvé un Levi, et il avait demandé à maman si ça comptait. Celle-ci avait acquiescé. Ensuite, les deux étaient partis se promener avenue Louise. Cela arrivait parfois que Gus doive attendre sur un petit banc devant un élégant immeuble, duquel maman ressortait vite, avec plein de sous dans son joli sac.

Maman avait conscientisé Gus à la nécessité de leur labeur commun. Ils devaient bien gagner leur vie parce que papa était parti très loin. Ce qu'ils gagnaient, ils le dépensaient à la rue des Radis : pendant la guerre on y trouvait de tout. Souvent mère et fils évoquaient le grand départ paternel. Il est vrai que celui-ci était d'une



élégance folle dans son grand uniforme noir, avec son képi, et de chaque côté du col de sa veste, deux éclairs scintillants. « Que t'es beau, mon Léon ! », avait dit maman, toute rougissante.

Et puis, il ne savait plus. Un jour on était venu le chercher. Pendant longtemps, il n'avait plus vu ni papa ni maman, rien que des masœurs à cornettes. Il n'empêche : il pleurait tous les soirs après ses parents. Parce qu'il faisait pipi au lit, il était devenu la risée et le souffre-douleur de ses camarades. Ceux-ci le traitaient avec les mots grossiers que maman ne voulait pas l'entendre utiliser. Il avait oublié les saletés qu'on lui envoyait à la figure, mais pas leur empreinte féroce. Maman était revenue ; papa, quelques années après. La famille réunie avait déménagé à la campagne, retapé une vieille ferme, enclose de barrières hautes et sévères.

« C'est «Not' château» », qu'il disait le père, du haut de sa superbe. Personne peut entrer. C'est une propriété privée. » Du reste, il l'avait fortifiée. Aux quatre coins se levaient des miradors constitués de doubles échelles sur lesquelles le père montait scrupuleusement plusieurs fois par jour. Pour scruter, disait-il. À vrai dire, il n'y avait rien à scruter. Personne qui venait, personne qui entraît. Personne pour se plaindre quand papa mettait le haut-parleur à fond. Ils allaient aux courses loin de là, ils ne fréquentaient pas leurs contemporains, ils ne travaillaient pas. Papa avait une réserve de lingots planqués sous les stères de bois, et périodiquement, il allait rue du Midi les échanger contre des liasses.

Ce dernier voulait appeler la maison *Berchtesgaden* ; maman n'était pas d'accord. Elle voulait un nom qui fleurait bon la côte : *Sam Suffit*, *Sanouva*, *Les Hortensias*, *La Buissonnière*, ou *L'Aube vermeille*. Ce que papa proposait était difficile à prononcer pour des francophones.

Ils voyageaient régulièrement vers Malaga, La Paz ou Buenos Aires... Gustav aimait ces déplacements, l'occasion de rencontrer des amis de papa. Léon le Belge et sa famille étaient toujours accueillis avec force démonstrations d'amitié. Gustav ne

comprenait pas toujours ce qui se disait. Les fiestas et les soulo-graphies s'enchaînaient, mais intimidé, il restait à l'écart. À cause de la chaleur, il ne digérait pas bien le chou et les saucisses.

Cela fait longtemps que Gustav ne voyage plus, sauf dans ses pensées où il rejoint le temps d'avant, celui durant lequel papa, en élevant des coqs de combat, avait acquis une notoriété autre.

À la fin des années soixante, le poulailler, maintenant décati, avait connu son heure de gloire. Le père avait superposé le long de la clôture les cages de ses champions qui combattaient dans des gallodromes improvisés dans les cours des cafés. Des coqs, dont il avait taillé les rémiges, coupé les caroncules, dont il avait rasé la crête, et dont il remplacerait les ergots par des aiguilles métalliques. Il les mettait à l'isolement, question de modifier leur notion d'espace vital, leur *Lebensraum*, précisait-il, et de les empêcher de communiquer avec leurs congénères. Il en ressortait de vraies brutes agressives qui s'étripaient à mort dans des combats de six minutes ou d'une heure et demie, excités par les cris des parieurs et la foule masculine des coqueleux qui, devant ceux-là, agitaient leurs casquettes.

« Oui ! J'aurais dû élever des coqs pour le combat ou des pigeons, plutôt que ces stupides poules ! Maintenant, c'est trop tard, je suis trop vieux. »

Gustav retourne dans l'édicule (aussi délabré que l'ensemble de la propriété), et en tire tout un fatras de cages rouillées. « Faudrait que je m'en débarrasse, une fois que j'aurai fini avec mon filet et mon trou. » Mais il ne fait rien de tout ça. Il doit s'asseoir, la toux le prend. Un épais glaviot se perd plus bas. « Qu'est-ce que j'ai donc ? », se demande-t-il, « les suées, et maintenant, v'là que je crache mes poumons ! » Il reprend son souffle, et pour se donner du courage, il laisse son esprit dériver vers les exploits paternels.

La Nostalgie Camarade ! Il revoit son père, intrépide et flamboyant, qui franchissait la frontière et défait les pandores, car

l'activité interdite en Belgique, il fallait aller dans le Nord de la France. Dans le coffre de la voiture, les cages des champions qu'il avait élevés selon des méthodes pédagogiques toutes personnelles. Des volatiles qui s'affronteraient mutuellement dans des sortes de rings miniatures circonscrits par du fil barbelé.

Cette évocation de la saga familiale le ragailardit (un peu). Notre homme se relève, et empoigne sa pelle telle une canne, tandis qu'Eva vient pointer le bout de sa gueule dans le jardin. « Eva ! », crie-t-il, « Ouste ! Retourne devant la maison ! ».

Eva et Leni sont ses deux chiennes. Des bergers allemands de race pure, qu'à peine sortis du chenil, il a dressés. Les molosses s'inscrivent dans une dynastie qui a compté, au moins, un Otto, un Adolf, un Heinrich, un Jozef et autres Hermann et Rudolf. Elles se partagent la garde de la maison, en patrouillant devant le corps de logis. Effectivement, le quidam qui aurait osé s'aventurer chez eux est susceptible d'être reçu par le comité d'accueil, bave écumeuse et mâchoires prêtes à en découdre. Quand ce ne sont pas des décharges de chevrotine ou des tirs de Mauser qui accueillent l'impudent.

Il faut dire que le père Léon avait veillé au grain. Il voulait être tranquille, à l'abri des regards. La propriété avait été dotée d'une barrière quasi infranchissable. De gros troncs serrés la ceignaient et une clôture interne la resserrait, qui se terminait par un portail grillagé. Il s'en était fallu de peu qu'il y eût aux quatre coins de véritables miradors, plutôt que les doubles échelles, mais la mère de Gustav s'y était opposée, gageant que les têtes de mort, les panonceaux « Propriété privée » ou « Accès interdit » étaient suffisamment dissuasifs. De cette époque prestigieuse restaient les doubles échelles, maintenant rouillées et branlantes, et les panonceaux à la peinture écaillée.

Récemment, Gustav y avait ajouté sa touche perso, sous la forme d'un écriteau de son cru. Il y avait pensé en regardant un feuillet américain, où sur une barrière, s'étalait un rédhibitoire

« No Trespassing ». Il avait vu dans cette accumulation de eses une réminiscence pertinente aux éclairs de l'uniforme paternel, et il avait tenté une forme de brouillon sur le coin de la table de la cuisine : « No TreSSpaSSing ». S'il aimait les lettres, Gustav n'était doué ni pour l'alphabet runique, ni pour l'orthographe, ni pour les langues étrangères, si bien qu'après moult essais, la version finale proclamait *urbi et orbi* un « No trépassing » soigneusement calligraphié.

Son père Léon, c'ui-là, on peut dire qu'il parlait un bel allemand ! Et, rapport élevage de coqs de combat, c'est à coup de Wagner que ses coqs avaient développé leur ardeur vindicative. « Ring pour ring », disait-il, de sorte que la propriété retentissait de la Tétralogie par le moyen des haut-parleurs. L'intégrale, insupportable, durait quinze heures. De surcroît, à la veillée, Gustav devait se farcir des histoires d'anneau du Nibelung, de Siegfried, Siegmund et Sieglinde, qui couchaient ensemble mais qui pouvaient pas, de Wotan, Fricka, de Brünnhilde, de l'épée et du heaume magiques, et comme les coqs, il ne comprenait rien à ces histoires crépusculaires, et ça le rendait dingue, dingue. C'était l'objectif : les coqs, voulant échapper aux assauts des Walkyries, ne penseraient qu'à quitter leur espace clos et à s'en prendre au premier congénère venu, quand ce n'était pas à des mollets imprudents.

Les chiens, c'est différent. C'est plus calme que les coqs et autres bêtes à plumes ; c'est aussi une véritable compagnie pour les personnes seules et âgées. Et Gustav ressentait une forme de solitude. Pour sûr, il y avait Olga, arrivée d'on ne sait où, une cheminote en rupture de ban qui parlait une langue bizarre — « Ça doit être du slave », avait dit le père. Olga était devenue une sorte d'esclave domestique, têtue et taciturne, qu'à la belle époque, il culbutait régulièrement sur les ballots de paille installés dans la grange, à côté des stères de bois doré. Au besoin, l'une ou l'autre rouste complétait le tableau.

Quand l'un ou l'autre chien rejoignait le paradis des toutous, c'était chaque fois une immense déchirure. Mais Papa avait montré à Gustav comment les enterrer proprement dans le cimetière canin, situé derrière le poulailler. « Tu creuses au moins à six pieds sous terre », avait-il conseillé.

Les entendant aboyer, Gustav demande : « C'est qui qu'est là ? » Le vieux n'a pas son fusil. Il l'a oublié. Depuis ce matin, ça ne va vraiment pas. En fait, ça fait un petit bout de temps que ça ne tourne plus rond. Idem pour cette drôlesse d'Olga. Plus moyen d'en tirer quoi que ce soit ; aucune réaction, même en la secouant comme un prunier. « Y a pas d'avance », aurait dit son père, « c'est la même chose que pour les chiens. »

Combien ses parents lui manquent ! Leur dernier jour est resté gravé au fer rouge dans sa mémoire, même si ses souvenirs sont semblables au plat de nouilles qu'on balance dans l'évier : il y en a qui s'échappent. À l'aube, il était parti avec Heinrich relever ses pièges à glu, espérant que grives et merles s'y étaient pris. Pas de chance. Les oiseaux étaient irrécupérables, leurs pattes et leurs plumes empêtrées dans le gluau. Alors Gustav avait trouvé plus humain de leur tordre le cou.

À son retour, il avait découvert dans la grange les corps de ses parents qui se balançaient au bout de deux cordes attachées à une poutre. « Double suicide » avait conclu la police très, très, rapidement. Le juge d'instruction, partisan d'une justice immanente quoique différée, avait à peine regardé les corps et ordonné *illico* leur enlèvement.

« Double suicide, je veux bien », avait pensé Gustav, mais pourquoi sa mère s'était-elle tondu les cheveux (qu'elle avait jolis) juste avant de mourir ? Gustav n'était pas très malin ; cependant, depuis des décennies, ça le turlupinait jusqu'aux encoignures de son maigre cerveau. Dans cette histoire, ce qui l'avait davantage touché, c'était le sort cruel d'Adolf et de Jozef : un saligaud leur avait refilé des boulettes empoisonnées. Les cadavres des

deux chiens gisaient devant la grange dorée de ses parents pendus. Et ça, Gustav, il était pas près de lui pardonner à cet enfant de salaud !

D'ailleurs, ce doit être après le facteur que les chiennes se déchaînent. À nouveau, il a envoyé au bourgmestre une lettre circonstanciée à propos du « meurtre de ses deux chiens ». Question parents, il relativise ; question canidés, il ne lâche pas ! Les édiles ont beau se succéder depuis des plombes, à chaque élection, il sort de sa propriété, de sa thébaïde diraient les puristes, pour investir l'Hôtel de Ville. Au café du Commerce, on en fait des gorges chaudes bien qu'on ait peur de Gustav. Non pas qu'on le voie souvent ou qu'on le fréquente : nul n'aurait osé s'enhardir jusqu'à cette citadelle inexpugnable que constitue la vieille ferme.

La rumeur raconte que s'y fricotent des choses étranges, des messes noires peut-être, des orgies plutôt, des ensorcellements et des sacrifices vaudous certainement. Dès le chemin de remembrement, des affiches peu engageantes découragent les quelques distraits ou inconscients, qui d'aventure, auraient osé mettre le bout du pied sur le terrain de Gustav. Une nouvelle pancarte vient juste d'être installée, qui arbore un comminatoire « No trépassing ». Jusqu'au cœur de la campagne wallonne, l'influence des séries US est manifeste.

Gustav s'est assis devant la porte d'entrée. Il se frotte les mains sur son bleu de chauffe, les remonte le long de sa chemise à carreaux en se tapotant vigoureusement le torse parce qu'il grelotte. Il n'y a pas âme qui vive. Les chiennes se sont tues après avoir poursuivi un mulot aventureux ou un hérisson téméraire ; les poules, becs cloués, s'enfoncent dans la dépression et la léthargie. Aujourd'hui, pour le pauvre vieillard, c'est la fin. Il n'a pas rangé la remise ni tendu le filet sur les poules. Est-ce à cause de ces chauds et froids qui vont et viennent ? De cette toux qui lui secoue les côtes ?

« Ouf ! », qu'il dit, le temps d'un répit.

« Olga, faudrait me faire une tisane au thym ! »

« Olga, t'es où ? »

Qu'il est bête ! Il a déjà oublié !

Et la Camarde, qui ne rate ni l'un ni l'autre, ni vous ni moi, de l'admonester dans le creux de l'oreille : « Allez ! Gustav ! Remue-toi, que diable ! Va creuser le trou d'Olga ! »



Catherine Verriest est née à Ath en 1966. Elle a vécu son enfance et son adolescence à Beloeil, en terres picardes et princières, à l'ombre du château. D'où, sans doute, son goût pour l'Histoire et les histoires. On la dit boulimique de lectures et de musique, et de musées, et de culture en général. À tenter d'en établir la genèse, il faudrait épingleter *Le club des cinq* mais aussi *Le comte de Monte-Cristo* qu'elle ne se lasse pas de relire. De la lecture à l'écriture, il y a un (énorme) pas qu'elle a franchi grâce aux conseils avisés de Michel Lambert. Elle apprécie beaucoup la plume d'Éric Brucher. Elle aime assez l'idée d'une « écriture-palimpseste » : où le sens ne se révèle pas directement et qui laisse entrevoir échos, inférences et références. Historienne, elle enseigne sa matière de prédilection dans une école secondaire du Brabant Wallon, soucieuse d'accompagner les adolescent-e-s dans l'accès à une pensée libre, nuancée, complexe et critique.





## LA BOUTURE

C'est qu'on ne rigole pas par ici. Toujours à biner, à sarcler, à se plier en deux comme maudits par une force invisible. André – c'est mon mari – et moi nous sommes rencontrés à un bal, il y a bientôt trente ans. Un bon parti. Il n'a pas de bien, non, mais il est travailleur et pas fier avec ça. Ah, ce bal. Dernier jour de bonheur, seul jour de bonheur, depuis, on bine, on sarcle, on laboure. Les envahissantes, surtout, ça vous lamine le dos, ça vous pile les reins à en beugler de douleur. Il faut dire que, sur la peine, on n'est pas avare, par ici. Avec ce que donne la terre, il faut compenser par un labeur de forçat.

Au mariage, il n'y avait pas grand monde : pas de bien, pas de copain, comme on dit par ici. Le père d'André était mourant, sa mère le gardait. Quant à mes parents, ils étaient morts depuis longtemps. Je me vendais depuis mes dix ans comme journalière là où on voulait bien de mes bras. Une chance d'avoir croisé André. Travailleur et pas bégueule. Bref, au mariage il y avait un prêtre pressé, le frère d'André et, comme j'étais pupille, j'avais demandé à Béatrice, une camarade de misère, d'être témoin. Nous étions quatre, sans flonflon – on n'est pas du genre à – avec le curé. Je pensais qu'il mettrait tout de même la forme mais ce furent des latineries expédiées en trois grognements. On n'a pas eu le temps de réaliser ce qui nous arrivait que déjà l'anneau était au doigt.

André a hérité d'un petit lopin peu après notre mariage. Son père est mort. Il y avait là deux arpents. Pas de quoi être riches, non, mais de quoi remplir la gamelle, puis pouvoir faire pousser droit un petit. Alors, comme on n'est pas à reculer devant l'ouvrage André et moi, on s'y est mis et le petit est arrivé un peu plus d'un an après le mariage. Un petit tout gazouillant de santé, affligé néanmoins d'un regard torve, un œil boudant l'autre. On a jamais été très portés sur la bagatelle André et moi – une chance : pour qu'il me

coure la gueuse, pour qu'il me ramène des maladies de traînées. Quoi qu'il en soit, le petiot de son air angélique a débarqué. Ça vous occupe plus qu'une vache souffreteuse, ces bouts d'homme. Né le vingt-quatre août, il fut baptisé Barthélémy. On se dépêcha de l'amener à un monsieur le curé encore et toujours pressé. C'est qu'il gagne sa pitance à la pièce, l'homme en robe. À n'y pas croire. Il ne faudrait pas risquer les enfers pour le gamin, il ne faudrait pas non plus que les voisins, toujours prompts à causer, se missent à jacasser sur notre manque de piété. Alors, pareil, on s'est retrouvés à quatre devant le prêtre, le frère, l'amie de misère, André et moi. Cette fois, en comptant Barthélémy et le curé, on était six, ce qui remplissait déjà presque le tiers de la petite chapelle.

Il faut le voir se donner, André. Il est magnifique à la tâche, toujours levé avant le soleil, couché après lui. Il ne se ménage jamais. On peut dire que je suis bien tombée lors de ce bal. J'aurais pu avoir la déveine de me ramasser un traîne-bouteille, un noceur, un violent ou, pire, un incapable, un qui se dore au soleil et laisse mourir doucement sa terre. Non, j'ai eu de la chance, vrai.

Année après année, les mauvaises récoltes alternant avec les bonnes, André et moi retapâmes la petite mesure sur le terrain. Quand les cieux le permettaient, quand l'année prodiguaient ses fruits sans barguigner, on amassait sous après sous puis on achetait une planche, une tuile, une poutre, une porte et la cabane se transformait peu à peu, avec les années, en maison coquette. Avec le temps, on avait pu se construire une chambre pour Barthélémy et, surtout, une autre pour nous. On ne sait jamais, si l'envie nous prenait un jour d'en lancer un second. Mais on préférait accumuler un peu de bien, embellir la maison et investir peu à peu plutôt que de s'exposer à la gêne d'un second. André se retirait avant. Normalement, on n'avait jamais de problème. Une fois, cependant, je dus aller voir la faiseuse d'ange pour éviter la dépense. C'est que, avec les années, le temps, la patience, l'économie encore et toujours puis le labeur infatigable, on avait ramassé un joli pactole.

On put envoyer Barthélémy à l'école – pas la communale, bien sûr, mais la vraie école des prêtres, celle où ils apprennent le latin comme il faut. Ah, on se saignait pour suivre. Quand les clous de la porte rouillaient, quand le toit commençait à fuir, on remettait le chantier pour pouvoir d'abord payer les études de Barthélémy. Il était brillant. Les pères ne tarissaient pas d'éloges à son sujet et s'émerveillaient qu'un sujet d'une extraction si humble, un fils de paysans, pût s'élever à ce point, qu'il dominât les déclinaisons et se nourrit des choses de l'esprit comme un affamé se précipite sur le pain. Les mauvaises années étaient particulièrement difficiles. Voyait-on un été trop sec ou un printemps trop humide, souffrait-on de ces gelées tardives et nous nous mettions alors au pain sec, mangeant une seule fois par jour, méprisant dîner et souper, pour payer les pères, pour que le petit puisse monter, devenir quelqu'un.

La petite maison avait cessé de s'embellir et se maintenait tout juste à flot quand la nouvelle tomba. Barthélémy avait été reçu au concours. Il serait boursier, il pourrait étudier à Besançon et, même, peut-être, un jour, à Paris. Pour ce qui est de comprendre le langage savant, les détails de l'affaire ni André ni moi ne nous y entendions. On ne savait pas au juste ce qu'il allait apprendre, pourquoi, et surtout comment. Il partait sous d'autres cieux. Il nous semblait clair, confusément, qu'il allait jouir d'un meilleur sort que le nôtre, qu'il deviendrait un monsieur à redingote et, surtout, qu'il garderait les mains propres. Après son départ, nous reçûmes de temps en temps une lettre de son école. Ni André ni moi ne pouvions lire, aussi nous faisons-nous déchiffrer ces envois par le curé. Il rechignait au début mais, à mesure que les lettres se mirent à décrire une scolarité plus prometteuse, à mesure qu'il devenait évident que notre Barthélémy devenait important, l'homme en soutane s'empressait de plus en plus à nous déchiffrer les courriers. Il se mit même peu à peu à s'attarder, à discuter avec nous et à nous expliquer les conséquences des événements bisontins sur la carrière – oui, il avait une carrière

notre Barthélémy – de l'enfant. Il montait comme une étoile irrésistible. Nous lui envoyions périodiquement des mandats pour qu'il puisse dépasser l'ordinaire. À Besançon puis à Paris.

La petite maison se délitait un peu. Nous nous étions découvert une passion subite pour la pomme de terre, André et moi. C'est que ça pousse tout seul. Un peu de paille contre la sécheresse de l'été, un peu de paille contre les rigueurs d'un printemps poussif et, à tous les coups, l'été venu, on se régale de tubercules. Ça nous permettait surtout d'envoyer de l'argent.

Avec les années, les lettres se sont faites plus rares. Le curé nous saluait maintenant. Il nous racontait comme à des enfants ce qui se passait dans la vie de Barthélémy. Il n'allait pas prendre la robe : il resterait dans le siècle et deviendrait notable, nous avait expliqué le curé. Je dois bien le dire, j'en fus rassurée. C'est que c'est dommage de voir une branche bénite sans fruit. C'est temps, c'est énergie perdus, pour ce que je crois. La déglingue de la petite cabane se faisait toujours plus visible. À chaque fois, après une saison d'ouvrage forcené, en comptant l'argent amassé, on devait résister à l'envie de réparer, d'acheter le bois, la pierre, les clous pour rafistoler cette baraque qui allait à vau-l'eau.

Après s'être raréfiées, les lettres ont cessé de nous parvenir.

Un jour, c'était bien un an après la dernière lettre, le bourg entra en ébullition. C'était la fin de la saison. Nous nous éreintions aux moissons sous un soleil de plomb. Monsieur le maire convoqua une assemblée pour partager la bonne nouvelle. Le train passerait, là, à proximité du village. Il s'agissait de mettre Besançon à portée de Paris, sans que le bourgeois se crottât sur de méchants chemins. On était tous fort enthousiastes. Eh, quoi, un peu d'animation et, qui sait, le prix de la terre allait peut-être bien monter. Le train ne s'arrêterait pas chez nous. Armés de patience et d'obstination, nous dit monsieur le maire, on finirait bien par obtenir un point d'arrêt. Quelques mois plus tard, l'ingénieur des plans cadastraux s'entretint avec monsieur le maire. Il y aurait un peu

de casse. Certains verraient leurs terres coupées en deux, d'autres devraient démolir leur maison moyennant une petite indemnisation de la compagnie. Ah, il fallait voir cet homme de science. On ne l'aperçut que de loin. Dame ! On disait qu'il vous accordait son temps, sans écraser de sa superbe, fier du progrès inexorable qu'il incarnait. Sa diligence était repartie quand monsieur le maire nous convoqua à nouveau. Les terrains démembrés et les maisons à abattre se comptaient sur les doigts d'une main. L'ingénieur et le maire avaient réussi à limiter les dégâts. Notre petite maison un peu délabrée maintenant comptait parmi les bâtiments à détruire. On avait de la chance dans le malheur : la terre resterait à nous.

Le tragique dans cette histoire, c'est que nous ne pourrions plus envoyer nos mandats. La somme proposée couvrirait à peine le coût des matériaux de la nouvelle demeure.

Cette idée nous rongait les sangs à André et à moi. À la fin, c'était trop bête ! On n'allait tout de même pas se laisser abattre comme des chiens à la première difficulté. Nous nous rendîmes chez monsieur le maire pour lui demander avance et aide dans notre entreprise. C'est que nous allions nous retrouver à dormir dans les champs si on se laissait faire : il nous fallait des sous et des bras.

À l'entrée de la mairie, nous rencontrâmes par hasard l'ingénieur. Un monsieur décidément très comme il faut, jeune comme ce n'est pas possible, à peine sorti de l'enfance. Au regard torve, un œil boudant l'autre.

La nouvelle *La bouture* reçoit la mention de la RTBF. Elle fera l'objet d'une mise en ondes sur la Première, dans l'émission radio *Par ouïe-dire* de Pascale Tison, en septembre 2021.



Butiner est un art incertain. L'existence de Patrick Zech a commencé à Louvain le quatre avril 1975. Poussé par les circonstances – et parce que, à cet âge poupon on n'est de toute façon guère consulté sur ce genre de choses ni sur les autres d'ailleurs – il a été réfugié à Louvain-la-Neuve. Parmi les rencontres et émois littéraires : l'absurde optimiste de Camus, la niaque triste de Gary/Ajar, l'uchronie véridique de Bradbury... Il vit désormais à Liège. Le physicien qui a affirmé que le mouvement perpétuel n'existait pas ne connaissait pas les chantiers éternels de la Cité ardente. La vie de Patrick Zech s'est mise au diapason. Il a commencé à écrire comme il bricole, comme il jardine, par hasard, par dépit, puis par conviction. Pour ancrer, pour défier les bulldozers, pour inscrire, pour construire à partir des gravats.



Les nouvelles distinguées





## LE MARCHAND DE CIEL

Le plus incroyable est que, même encore aujourd'hui, vous vous souvenez de ce que vous étiez en train de faire lorsqu'il a débarqué. Rien ne s'est effacé de votre mémoire. Tout est resté intact. Comme s'il était toujours à vos côtés, avec son air de ne pas y toucher et ses yeux vous vrillant le fond de l'âme.

Ce jour-là, vous étiez en train de régler les pendules de votre maison. Vous vouliez les passer à l'heure d'été. Plus précisément, vous étiez dans le garage, assise de travers sur le siège conducteur. Vous n'aviez aucune idée de ce qui était sur le point d'arriver. Vous tentiez seulement d'ajouter une heure à cette fichue montre digitale au-dessus de l'autoradio. Ou au contraire fallait-il en retirer une ?

Qu'est-ce que vous aviez fait ensuite ? Ensuite, vous étiez dans la cuisine, pestant contre ces éponges au dos vert, qui ne nettoient pas si bien que cela, et qui rayent l'émail de votre évier.

Vous rêvassiez. Vous songiez à une personne qui vous est chère, tout en considérant la réciproque. Vous vous promettiez de passer un coup de balai sur la terrasse, d'ouvrir le jacuzzi, encore recouvert de sa protection d'hiver. Vous n'avez pu vous empêcher de jeter un coup d'œil à la maison d'en face. Parce que chaque fois que vous passez un maillot de bain pour profiter de votre terrasse chauffée, il y a cet homme qui vous regarde à la fenêtre.

Toute cette séquence d'événements, vous pouvez la rejouer, autant de fois que vous voulez, comme dans un film au cinéma : vous sortez le balai de son cagibi, vous nettoyez la terrasse. Vous retirez la housse de plastique bleu qui recouvre le jacuzzi, vous la secouez, vous la pliez. Vous la rangez soigneusement et vous rentrez dans la maison. Vous levez la tête, vous songez qu'il est temps de commencer à préparer le repas de midi. Vous bayez aux corneilles.

À cet instant précis, la sonnette de l'entrée retentit.

Vous dévalez l'escalier qui mène au vestibule. Vous passez devant le petit meuble où sont rangées vos chaussures et vos babouches, en évitant de noter que celles de votre mari ont disparu. Vous vérifiez votre apparence dans le miroir au-dessus de la commode, vous rabattez une mèche récalcitrante et vous ouvrez la porte d'entrée. Rien. Il n'y a rien ni personne, ni à gauche ni à droite. C'est sans doute une blague des enfants du quartier. Vous vous demandez comment ils ont pu déguerpir aussi vite, car vous n'avez pas pris beaucoup de temps pour venir ouvrir.

C'est à ce moment que vous l'apercevez, un peu plus loin sur la gauche. Il est debout au bord du trottoir. Il est grand. Il porte un complet de lin, tout à la fois élégant et confortable. Il ne vous regarde pas : il regarde le ciel. Il se tient le menton de la main gauche, ce qui lui donne l'air énigmatique. Vous n'apercevez pas son visage, parce qu'il est un peu de travers. Il est étrange que vous ne l'ayez pas remarqué plus tôt. Il semblerait que vous ne l'ayez pas vu tout de suite. Nous avons parfois une vision restreinte du monde.

Il se retourne, vous aperçoit. Il vous dévisage calmement, prend le temps d'observer votre visage, votre physionomie, votre silhouette. Il vous sourit. Il fait quelques pas pour s'approcher. Il a l'air enchanté de faire votre connaissance. Il s'arrête et vous regarde, fait un pas de plus et s'adresse à vous d'une voix chaude : « Bonjour, je m'appelle Fred van den B. Je suis démarcheur. Je fais de la vente à domicile. Je vends des morceaux de ciel ».

*Des morceaux de ciel.* C'est exactement ce qu'il vous dit. Ou bien vous n'avez pas bien saisi. Mais étrangement, ce n'est pas ce qui retient votre attention. Vous êtes frappée par le fait qu'il s'annonce sans faux-semblant. Il ne prétend pas être ce qu'il n'est pas. D'ordinaire, les colporteurs et les vendeurs à la sauvette déclarent faire partie d'une association, ou être missionnés par un service de l'État. Cet homme, lui, vous annonce sans ambages qu'il

est démarcheur. Qu'il sonne à votre porte pour essayer de vous vendre quelque chose. Cette sincérité vous plaît. Ou êtes-vous déjà séduite par son allure, ses manières, et cette voix dont il a très peu usé pour l'instant, mais qui s'est immiscée en vous ?

Il resserre le col de sa veste et vous dit qu'il a froid. Il hoche la tête, ses yeux rient quand il vous demande : « Vous m'offrez une tasse de café ? ».

Vous n'avez pas l'habitude de laisser entrer des inconnus, mais vous vous entendez répondre que vous acceptez volontiers.

Il est assis dans votre salon, dans le fauteuil en face du sofa. Il vous parle depuis quelques instants, mais vous n'écoutez pas ce qu'il dit. Vous êtes intéressée par ses manières, le ton de sa voix, son allure et son habillement. Il s'arrête de parler, vous regarde avec une sorte d'interrogation dans le regard et vous demande posément :

– Vous devez vous demander comment l'on peut vendre des morceaux de ciel, n'est-ce pas ?

– C'est-à-dire, répondez-vous, je n'ai pas vraiment compris ce que vous vouliez dire.

– Je me mets à votre place. Cela paraît tout à fait incroyable. Vous devez me prendre pour une sorte d'illuminé.

Il se met à rire. Un rire discret, qui fait peu de bruit. Vous ne pouvez réprimer un sourire : sa gaieté est contagieuse.

« Je vais vous expliquer tout ça. La plupart des gens ne savent même pas ce qu'est le ciel. »

Alors il vous explique le ciel.

Vous l'écoutez sans l'interrompre pendant cinq bonnes minutes. Il vous parle de *troposphère*, qui est plus ou moins ce que vous appelez *atmosphère*. Il vous déclare que l'air est composé essentiellement d'un gaz inerte, l'azote, ce qui vous étonne : vous pensiez que l'air

était composé d'oxygène. Or cet oxygène, qui est indispensable à la vie, ne représente pas un cinquième de sa composition.

Tout ceci est intéressant, sans doute, mais ne vous renseigne nullement sur le fait de savoir pourquoi ce quidam vend des *morceaux de ciel*.

« Savez-vous ce qu'est la *préemption* ? », demande-t-il. Et sans attendre votre réponse, il poursuit en affirmant que viendra le temps où l'État imposera des règles. Des règles de propriété concernant le ciel. Celles concernant le sol ne sont pas si vieilles, après tout. Les objets volants se multiplient, les constructions s'enhardissent. Qui peut prétendre que le petit morceau de ciel au-dessus de sa propre maison restera inoccupé ? Aucune loi ne prévaut pour l'instant, mais le fait d'avoir un document officiel, démontrant l'intention d'acquérir *bona fide* le volume d'air surplombant sa propriété, donnera un droit de *préemption* lorsque de telles lois existeront.

« L'agence pour laquelle je travaille est enregistrée auprès des services de l'État. De plus, les documents que nous établissons sont certifiés devant notaire. Tout ceci n'est pas équivalent à un titre de propriété en bonne et due forme, mais devrait vous donner un avantage décisif lorsque se posera la question de l'attribution de ce petit morceau de *troposphère* qui se trouve juste au-dessus de nos têtes. »

Le fait qu'il se gratte le nez au moment précis où il prononce le mot *troposphère* révèle à vos yeux toute l'absurdité de cet argumentaire fantaisiste.

Se produit alors en vous un phénomène étrange, qui commence de façon insidieuse dans la région de l'épigastre. Qui se propage malgré tous vos efforts. Qui finit par atteindre vos poumons, votre gorge et votre visage. Il devient impossible de le contenir plus longtemps : vous éclatez de rire.

Par politesse, vous essayez maladroitement de masquer cette hilarité de votre main. C'est peine perdue : votre rire résonne dans

toute la pièce. Votre visiteur n'a pas l'air de s'en offusquer, alors vous vous laissez aller. Vous riez à gorge déployée. Vous faites ce que nous devrions faire plus souvent, et qui, selon les médecins, est excellent pour la santé.

Depuis combien de temps n'avez-vous pas ri ainsi ? Depuis combien de mois ?

Or graduellement vos paupières s'assèchent. Votre souffle devient plus court. Vos glandes lacrymales s'activent et produisent de cette humeur aqueuse qui humidifie les globes oculaires. Votre rire s'étiole, se lézarde. Vous hoquetez.

Des sanglots commencent à vous secouer et vous fondez en larmes comme vous le faites de plus en plus souvent ces jours-ci.

Vous en connaissez la raison : onze mois d'une immobilité sidérante. Une sorte de repentir que vous vous êtes imposé. Onze mois de silence. Onze mois de chagrin.

Parce que votre mari vous a quittée. De fait, il ne vous a pas quittée. Il est parti, sans prévenir. Il vit maintenant avec une femme que vous ne connaissez pas, de l'autre côté de la ville. C'est aussi simple que cela.

Il n'a jamais appelé depuis. Ne serait-ce que pour parler aux enfants. Noémie est en âge de comprendre. Elle saisit tout cette gamine : l'essentiel et le superflu. Mais Brice, du haut de ses quatre ans, est terrassé par le départ de son père. Vous le retrouvez en pleine nuit, dans les escaliers, la tête enfouie dans ses bras croisés. Il se débat lorsque vous le serrez contre vous. Son pyjama est trempé de larmes. Il répète sans discontinuer qu'il veut son père. Tous vos efforts pour le calmer restent vains.

Vous êtes forte.

Vous avez redressé la tête. Aucune de vos amies n'est au courant. Ni vos parents bien sûr. En ce qui vous concerne, tout va pour le mieux. La vie continue, avec ou sans ce mâle auquel vous vous

étiez accoutumée, il est vrai, mais qui ne vous est nullement indispensable.

Vous réalisez en un clin d'œil que cette attitude n'est plus tenable. Cette façon que vous avez de prétendre que tout va bien est totalement artificielle. Elle vous masque la réalité des choses. Jusqu'à votre petit garçon qui voudrait partager son chagrin et que vous remettez à sa place. Comment avez-vous pu être aveugle à ce point ?

En une fraction de seconde votre monde s'écroule.

Fred est maintenant assis à côté de vous. Il vous tient par l'épaule. Il vous secoue doucement. Les paroles qu'il prononce n'arrivent pas jusqu'à votre cerveau, vous ne les comprenez pas, mais leur ton et leur douceur vous apportent un soulagement dont vous lui savez infiniment gré. Vous vient l'idée fugace qu'il n'est pas celui qu'il prétend être. Qu'il y a plus en lui.

Qu'il fait partie de ces créatures, de nous tous ici-bas ignorées, qui bercent et nous bénissent.

Plus haut, dans cette petite portion de ciel au-dessus de la maison, s'amoncelle une masse nuageuse, courante sous nos latitudes. Elle masque l'infinie profondeur de l'espace céruleen. Fred a levé la tête. Il semble qu'il soit capable d'y discerner des choses qui vous échappent.

Vous ne savez plus qui en a eu l'idée, mais vous être montée dans votre chambre passer un bikini. Le premier bain de l'année vous fera le plus grand bien. Vous avez choisi le rouge très échanuré : c'est celui qui vous met le plus en valeur. Avouez-le, vous aviez envie de lui plaire. Mais peut-être ne le saviez-vous pas encore.

Vous l'observez du coin de l'œil lorsque vous retirez votre peignoir d'un geste étudié pour pénétrer dans le jacuzzi. Il vous regarde avec attention. Vous plissez des yeux pour l'empêcher de disparaître.

Il vous regarde avec attention mais n'a pas cet air de chien battu qu'ont les hommes qui contempnent votre beauté. Il ne s'est pas lancé dans la description laborieuse d'une villa dont il serait propriétaire, sur la côte. Ou de l'une de ses voitures de luxe. Il ne s'est pas levé pour s'approcher de vous. Il ne s'est pas redressé comme un coq de basse-cour. Il n'a pas tenté de vous toucher.

Tout au contraire il continue son discours de démarcheur, comme si de rien n'était.

« Les pionniers de l'Ouest américain n'ont pas procédé de façon différente. Ils considéraient la propriété d'une façon inédite. Ils ont fiché en terre des poteaux de bois qu'ils ont relié de fil de fer, délimitant ainsi de vastes propriétés. Ils sont devenus propriétaires *de facto*. »

Il vous regarde avec un demi-sourire entendu. Il poursuit à voix basse. Il ne parle plus, il chuchote :

« L'État américain n'a pu qu'entériner ces décisions unilatérales. Il n'y a pas de raison que les choses se passent autrement chez nous. Pour un prix tout à fait dérisoire, je peux vous proposer le morceau de ciel au-dessus de votre maison. Voyons... »

Est-il sérieux ? Vous changez de position pour que les bulles du bain à remous massent délicatement le creux de vos reins.

« Si l'on admet que votre propriété s'étend sur 500 mètres carrés, et que la stratosphère débute à 15 kilomètres d'altitude... »

Ce drôle de type est en train de vous arnaquer. Il n'y a pas d'autre mot. Jusqu'où ira-t-il ?

« Sept millions et demi de mètres cubes... »

Et donc ?

« Je vous fais mon meilleur tarif. Un euro pour mille mètres cubes. Croyez-moi, vous ne trouverez pas mieux. »

Plus tard, il vous remettra sa carte. Une belle carte professionnelle au nom de Fred van den B. Il n'y pas d'adresse, seulement une mention : *Institut Saint Gratien*. Vous avez déjà entendu ce nom. Cela se trouve quelque part au nord de la ville.

Il vous propose de venir le lendemain pour signer l'acte de propriété, et vous annonce clairement, en vous regardant droit dans les yeux, que cet acte n'a aucune valeur juridique, qu'il n'est opposable à personne, qu'il vaut seulement ce que valent et son papier et son encre.

Il va vous préparer un contrat. Pour la modique somme de 7500 euros vous deviendrez propriétaire.

Et puis il vous sourit. Ce type-là est un sorcier. Un chamane aux yeux malins et au sourire enjôleur. Il ne parle plus : il vous écoute.

On se confie aux inconnus : c'est la raison pour laquelle vous lui avouez tout. La débâcle de votre vie, depuis l'adolescence. Le jeu constant de la séduction qui fausse tout, l'emploi que vous avez décroché dans une Commission européenne que vous ne méritez pas. Les faux-semblants, les promesses évaporées. Vous avez réussi parce que les hommes vous désirent, mais vous insistez — et cela vous semble très important tout à coup, – vous n'avez jamais *couché*.

Vous avez gâché votre vie. Vous savez qu'il est trop tard pour recommencer. Vous êtes exténuée. Vous n'êtes pas allée travailler depuis plusieurs semaines. Vous vous retrouvez seule dans cette grande maison, pendue au téléphone, pour entendre une assistante sociale vous répéter inlassablement que vous ne pouvez voir vos enfants qu'une heure et demie, chaque samedi après-midi.

Est-ce pour cela que vous écoutez cet inconnu distingué vous proposer d'acheter ce que les autres ne posséderont jamais : un morceau de ciel, un volume invisible traversé par les tempêtes et les alizés ? Un bout de paradis ?



Vous finissez allongée sur le sofa, dans ses bras. La tendresse des baisers qu'il dépose dans vos cheveux lave toutes ces années de compromission. Votre chagrin s'évapore. Sa douceur, ses prévenances, sont telles que vous en êtes encore émue, aujourd'hui, chaque fois que vous y songez, dans votre petite chambre au nord de la ville.

Il vous sourit. Il a soufflé dans l'air une petite bulle de désir, un nuage dans lequel il vous enferme. Chacun de ses gestes est d'une lenteur extrême. Il vous enfourche, et vous vous faites la réflexion qu'il ne pèse presque rien, alors qu'il vous pénètre comme vous pénètrent les rêves.

Plus tard, au milieu de cette petite éternité qui n'appartient qu'aux amants, vous l'appellerez *mon ange*, tout naturellement.

Qui que vous soyez, oui, qui que vous soyez, Fred viendra chez vous. Soyez-en sûre. Il débarquera à l'improviste. Sa visite vous surprendra. Vous ferez la maligne. Vous l'écoutez disserter sur le poids de l'air.

« Si vous retournez une éprouvette dans une bassine remplie d'eau, et que vous la ressortez à demi, vous constaterez que l'eau reste enfermée dedans, et qu'elle remonte plus haut que la surface. Savez-vous pourquoi ? »

« La nature a horreur du vide ! » lui répliquerez-vous. Vous lancerez cette affirmation au hasard. Vous ne connaissez rien au sujet. Vous riez. Vous vous amusez : qui peut donc s'intéresser à la mesure du poids de l'air ?

« Absolument pas. Absolument pas. Non, non, et non. Pascal a montré que non. La nature n'a *pas* horreur du vide. »

Vous ne connaissez pas ce Pascal dont il parle ; vous vous en fichez éperdument et cette discussion vous semble spécieuse.

« Vous savez, il a fait cette expérience, avec la bassine et l'éprouvette. Il a fixé le tout, pour que l'éprouvette ne puisse bouger, et il

est monté au sommet du puy de Dôme, en Auvergne. Vous savez ce qu'il a constaté ? »

*Qu'est-ce qu'il raconte ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?*

« En fait, pour être tout à fait honnête, ce n'est pas lui qui a fait l'ascension, avec la bassine et tout l'équipement. Non. Il avait des assistants... »

Vous en avez plus qu'assez. La comédie a assez duré : vous saisissez le quidam par les épaules et vous le foutez dehors.

Plus tard, au début de la nuit, lorsque vous aurez finalement le temps de regarder le journal télévisé, vous vous rendrez compte de votre méprise. Cela ne surviendra pas pendant le journal. Cela aura lieu juste après. Lorsque la quadragénaire aux talons hauts, assez sexy pour plaire aux hommes, mais pas assez pour déplaire aux femmes, viendra annoncer le temps pour le lendemain.

Elle déclarera que des masses d'air haute pression traverseront le pays. Une valeur anormalement élevée, de plus de 1040 hectopascals.

*Hectopascal.* Vous consultez Wikipédia. Vous découvrez que Blaise Pascal a effectivement confirmé la réalité du vide et de la pression atmosphérique en 1648. Tout s'embrouille. Vous retrouvez la carte du visiteur. Vous cherchez l'adresse exacte de cet institut, l'*Institut Saint Gratien*. Vous prenez la décision de vous y rendre dès le lendemain matin. Quelque part au nord de la ville.

Lorsque vous arrivez à Saint-Gratien, le lendemain, c'est le directeur qui vous reçoit. Un petit homme à l'accoutrement étrange, que vous êtes certaine d'avoir déjà rencontré, sans pour autant vous rappeler ni où ni quand.

Vous êtes venue en voiture : une amie à l'air triste vous a déposée dans l'allée qui mène à l'entrée principale. Elle vous a promis de revenir vous chercher, puisque vous ne comptez pas vous attarder.

Elle vous a regardée cheminer jusqu'au portail de fer forgé, actionner l'interphone, ouvrir la petite porte découpée dans le haut vantail. Qui s'est refermée avec un *clac* étrangement sonore pendant que vos souliers crissaient sur le gravier.

Fred n'est pas là, il est en tournée, absent pour la journée. Qu'à cela ne tienne, tous les documents sont prêts. Vous n'avez qu'à les signer. Vous n'êtes pas venue pour rien. Vous paraphes une à une toutes les pages du contrat, en deux exemplaires.

*« Notre Fred ne vous a pas causé de désagrément, j'espère ?*

*– Oh que non. C'est un homme charmant ! »*

Le directeur vous adresse un bref sourire malicieux.

Vous êtes venue ici ce matin pour récupérer votre titre de propriété. C'est la raison de votre visite. Vous projetez d'accrocher ce document, dûment encadré, dans un endroit bien visible, à l'un des murs de l'entrée. Vous le montrerez à vos amis, et cela vous rappellera cet épisode amusant, ce démarcheur étrange qui vendait des morceaux de ciel. C'est ce que vous vous dites. Si l'on vous posait la question à cet instant précis, c'est ce que vous répondriez. Sans aucune hésitation.

La vérité, la raison impérieuse qui vous a poussée à venir ici ce matin, c'est que vous avez une envie lancinante de revoir ce drôle de type, qui vous a émue. Qui vous a troublée. Auquel vous n'arrêtez pas de penser.

Vous êtes plongée dans vos pensées. N'est-ce point le directeur qui vous adresse la parole ?

*« Je suis donc tout à fait réjoui de la décision que vous venez de prendre. »*

Vous essayez de ne pas avoir l'air étonnée, mais cela vous est difficile : vous ne comprenez pas.

« Voyez-vous, il est toujours préférable que l'internement soit volontaire. Toutes les études le montrent. Les résultats thérapeutiques sont bien meilleurs. »

Vous êtes sur le point de lui demander des éclaircissements. Vous n'y êtes pas du tout. Vous avez perdu le fil. Mais, au moment d'ouvrir la bouche, vous vous apercevez que vous connaissez ce *directeur-que-vous-ne-connaissiez-pas-mais-que-vous-avez-déjà-vu-quelque-part*.

« Racontez-moi, reprend-il, racontez-moi comment vous avez rencontré ce démarcheur si séduisant. »

Vous respirez profondément. Vous essayez de faire le point.

Vous êtes déjà venue à Saint-Gratien. L'homme qui est devant vous vous parle avec bienveillance, mais vous avez l'intuition que ce qu'il vous dit, et que vous ne comprenez pas, est de la plus haute importance.

« Il vend des morceaux de ciel, c'est cela ? Des *morceaux de ciel* ? C'est bien ce que vous m'avez dit ? Répondez-moi... »

Vous gardez le silence.

« Il est venu chez vous ? Il a sonné à votre porte ? »

Nous y voilà.

Vous avez une fâcheuse propension à travestir la réalité. Vos sens vous trompent. Vous suivez un traitement depuis quelques mois. Cette maladie porte un nom. Ce n'est pas la première fois que... Oh non..., ce n'est pas la première fois que votre amie vous dépose devant l'entrée en vérifiant de loin que vous entrez bien à l'institut. Vous connaissez très bien le directeur, Monsieur Lambrecht, que vous avez déjà rencontré, ici même, juste au nord de la ville. Quelque chose a dérapé, quelque part, vous avez perdu le contrôle. Il faut absolument que vous mettiez le doigt sur ce qui cloche. Tout allait si bien, tout était normal, et l'instant d'après,

vous vous retrouvez assise dans ce bureau, face à ce directeur qui prétend que vous venez de signer une autorisation volontaire d'internement.

Alors vous rembobinez le film jusqu'au début. Vous rejouez la première scène. Tout est clair comme de l'eau de roche. Vous êtes en train de comprendre, mais vous voulez être sûre. Vous voulez vérifier. Vous en avez absolument besoin.

Vous vous souvenez exactement de ce que vous étiez en train de faire lorsque tout a commencé. Vous vous souvenez de l'endroit où vous vous trouviez lorsque la sonnette de l'entrée a retenti. Vous vous êtes alors précipitée.

Et vous êtes obligée d'en convenir : lorsque vous avez ouvert la porte d'entrée, il n'y avait rien.

Absolument rien, ni personne.



François Capet est né à Dakar, au Sénégal, en 1957. Scolarité au Lycée Lakanal, en France, puis à l'école de Vaugirard. Il s'installe aux Antilles et travaille dans la production audiovisuelle. Réalise des clips à New-York, revient à Paris, pour y reprendre des études d'administration. Il part ensuite pour l'Afrique (Gambie), puis au Moyen-Orient (Abu Dhabi). Il vit actuellement à Liège (Belgique). Romanciers préférés : Martin Amis et Will Self. Historiens : Régine Pernoud et Jacques Attali. Polars : William Irish et Conan Doyle. Et puis, bien sûr : Hugo, Camus, Sartre, Baudelaire, Voltaire, Kafka, Moravia, Rabelais, Vian, Nabokov, Faulkner, Hesse, Garcia Marquez, Borges, Hemingway, Salinger, Miller, Bukowski, Huxley, et surtout pas Houellebecq.

## LE PETIT PEIGNE ROUGE

5 h – tout était silence. Shiro était revenu à l'aube plus agité que d'habitude. Seul le vent dans les bambous faisait frémir le jardin suspendu de Yuko. Au dernier étage de la Tour Urushi, dans le centre de Tokyo, la jeune femme avait créé sur son balcon une forêt étrange, un paradis de verdure secret, où Shiro, son unique ami, pouvait cacher son plumage blanc. Même parmi les corbeaux, être différent n'est pas de tout repos. La végétation s'amplifiait un peu plus chaque jour et Yuko domptait tant bien que mal ce jardin devenu jungle. Par quel miracle cette forêt suspendue tenait-elle dans les airs ? Par quelle magie les arbrisseaux s'étaient-ils transformés en arbres gigantesques ? Yuko ne savait trop comment elle avait réalisé ce prodige et par chance, personne n'avait encore découvert cette mer végétale.

Depuis la grande catastrophe, Yuko vivait seule dans ce cocon. Elle sentit le regard de Shiro posé sur elle comme si l'oiseau devinait sa solitude. Il souffrait des mêmes maux, tout corbeau qu'il était. Shiro lisait ses pensées comme on plonge dans le fond d'un lac limpide. Elle aimait cette connivence. Quelquefois pourtant, cette intimité lui pesait... Yuko écoutait le murmure du vent dans les feuilles. Cela apaisait son cœur, son corps, sa fatigue. Elle inspira profondément pour profiter de la fraîcheur de l'air : « C'était bon ! ».

Shiro poussa un croassement rauque. Yuko le regardait en souriant, plongea dans sa poche pour y prendre des biscuits. Le corbeau battit ses grandes ailes blanches et vint se poser sur son épaule en redoublant son cri. Elle déplaça la main, son compagnon s'y pencha avec avidité.

En ce début de printemps, l'hiver laissait sa marque sur ce monde végétal, comme sur un visage froissé par les draps après une nuit trop longue. Avril était proche. Elle aimait cette période.

Sa courtille prenait des allures de feux d'artifice. Les cerisiers offraient la douceur de leur rose tendre. Bientôt, les érables resplendiraient, le magnolia embaumerait. Shiro s'ébroua, sortit Yuko de sa rêverie. Elle regarda ses mains pleines de terre. Son professeur ne tolérait pas la moindre poussière. Cette nuit, elle avait travaillé dur à élaguer les arbres, à ramasser les feuilles qui jonchaient le sol. Elle admira son écrin de verdure, histoire de se nourrir de beau pour affronter sa journée, puis se dirigea vers sa chambre. Bien que l'ingéniosité japonaise rende utile chaque centimètre carré, elle n'arrivait pas à se contenter de cet espace de quatre tatamis qui contenait tout, de la cuisine à la salle de bain. Elle mit l'eau à chauffer pour le thé, alla se laver. La douche prendrait soin d'elle comme une mère berce son enfant. Elle se vit dans le miroir, inspecta sa peau, ses cernes, et lissa ses longs cheveux noirs avec son petit peigne de bois rouge. Elle chérissait ce trésor, dernier souvenir de son enfance. Son réveil sonna : il fallait partir. Tant pis pour le thé, tant pis pour le désordre. Yuko s'habilla à la hâte, enfila son manteau, son bonnet rouge, attrapa son sac...

Soudain, Shiro surgit en virevoltant autour d'elle. Nerveux, il s'agrippa à son bonnet et s'emmêla dans ses cheveux. Paniquée, Yuko se débattit, les serres de l'oiseau lui griffèrent le cou, les plumes tournoyèrent. Sans raison, Shiro fondit vers le miroir, et agrippa le peigne. Yuko hurla : « Shiro, non ! » et de toutes ses forces lança son sac qui heurta le bec de l'oiseau. Shiro lâcha le peigne qui en tombant se brisa. Le corbeau crailla et s'envola vers la canopée.

Abasourdie, Yuko regarda le désordre autour d'elle sans comprendre. Pourquoi son ami avait-il agi ainsi ? Que lui était-il arrivé ? Pourquoi l'avait-il attaquée ? Yuko ramassa les morceaux, une dent manquait. Elle sentit les larmes l'envahir. Avec les traces de griffes sur sa nuque et ses cheveux en bataille, comment se présenter devant Monsieur Miyagi ? L'heure tournait : plus le temps de réfléchir ! Elle s'enfonça au mieux le bonnet sur la tête, mit les restes du peigne en poche et partit en courant.



Shiro n'en finissait pas de tourner sur lui-même, croassant de douleur et de tristesse. Comment faire comprendre à Yuko qu'il ne supportait plus de demeurer seul ? Ce matin, il aurait tant voulu la retenir...

« De Sapporo à Kagoshima, il existe peu d'hommes ressemblant au maître Miyagi Kazuhito. »

Cela faisait un moment que Miyagi ne s'était plus reposé en s'occupant de son chat. Il restait là, le regard plongé dans le vide, le caressant mécaniquement. Le vieil horloger appréciait pourtant ce moment où il lui montrait son affection. Cet animal ne miaulait que pour sortir ; son miaulement imitait le vent, il fallait le sentir pour comprendre. Il ne perdait pas ses poils, il n'en possédait pas ! Comme si la nature avait voulu qu'il n'y ait rien de contraignant chez ce félin.

Par-delà sa fenêtre s'étendait le cimetière de Yanaka où demeurait son épouse bien-aimée. La pendule du couloir venait de sonner 7 h. Depuis que sa femme était morte à 87 ans 6 jours 5 heures et 12 minutes, il comptait le temps. La vie s'écoulait lente. Chaque instant paraissait une épreuve. Dans 29 minutes, Yuko arriverait avec... ses 15 secondes de retard habituelles. En 59 ans et 360 jours de carrière, personne n'était resté aussi longtemps qu'elle à son service. Trois mois déjà qu'elle travaillait en tant qu'apprentie. Elle ne s'était jamais plainte et depuis peu, il sentait qu'elle commençait à aimer ce métier. Il espérait pouvoir lui transmettre son art. Le vieux maître sourit : il n'avait jamais vu arriver quelqu'un chaque jour avec un retard précis de... 15 secondes ! Miyagi s'apprêta, tourna la tête et caressa des yeux l'écrin laqué où il avait consigné la montre, l'alliance et le peigne de son épouse. Puis, il sortit et ferma à double tour la porte de sa chambre.

7 h 30 – les coucous et les pendules venaient de carillonner de concert. Seule la grande horloge près de la fenêtre avait cessé de rythmer le temps. Miyagi soupira en se posant une fois de plus

la question qui le taraudait : « Quand redémarrerait-elle ? Un jour, c'est sûr : je réussirai à la réparer ! »

Arrivée en courant devant la porte de son maître, Yuko reprit son souffle pendant quelques secondes avant de sonner. Miyagi traversa le couloir en jetant un œil à sa montre : 7 h 30 et 15 secondes ! Il lui ouvrit, la regarda dans les yeux et retourna vers l'atelier.

Comme chaque jour, le chat profita de la venue de la jeune femme pour se glisser dehors. Il ne reviendrait de sa balade qu'à 16 heures précises, les pattes pleines de terre. Yuko se déchaussa, enfila ses pantouffles de travail, son tablier et se faufila vers la table où résonnaient les cliquetis des horloges. Miyagi avait fixé sur l'étau une montre ancienne à ressort au mécanisme complexe. Ainsi maintenue, entrailles à l'air, elle attendait l'opération, une chirurgie délicate. Sur la gauche, les pièces démontées étaient rangées avec soin sur un mouchoir blanc retenu par deux barrettes métalliques. Sur la droite, les tournevis miniatures, pointeaux, marteaux et pinces de précision étaient alignés avec minutie. L'horloger observa son élève s'asseoir à l'établi et murmura : « Très fragile ! » Yuko admira son maître, sourit pour dissimuler son trouble et acquiesça. Elle alluma sa lampe de travail, ajusta sa loupe et plongea dans le ventre des engrenages. L'entrelacs des rouages évoquait pour elle les branches entremêlées de son jardin caché : un endroit mystérieux, complexe, dont la vie secrète guidait ses mains. Tout en lenteur, elle articulait, lubrifiait, soufflait sur les roues dentées, retenant parfois sa respiration sous le regard omniprésent de son mentor. La montre dictait sa loi, sa logique. Concentrée sur son travail, le temps passait vite. Son cœur s'apaisait.

En haut de la tour Urushi, Shiro était fou de chagrin. Jamais il n'avait eu l'intention de blesser Yuko. Ivre de douleur, il s'éleva plus haut et plus loin que jamais. Peu importe le danger d'être vu, même si un corbeau blanc, ça choque ! Peu importe le regard des autres, il partit là où jamais il ne s'aventurait. Parmi les nuages, il planait.

Dans le bleu du ciel, une dame corbeau au plumage noir s'approcha de lui. Elle le suivit de près. Shiro avait fait son entrée sans le savoir sur le territoire d'une femelle. Ses plumes couleur de jais luisaient comme la nuit, les siennes étincelaient de blancheur dans la lumière du soleil. Un instant, il vacilla entre peur et émerveillement. Au milieu de sa tourmente, une âme nouvelle venait l'apaiser. De toute son existence, il n'avait vu pareille beauté. Ainsi va le destin des grands oiseaux. La belle fit chavirer son cœur.

En bas, le matou nu les observait du coin de l'œil. Depuis que Yuko travaillait chez l'horloger, ce drôle de chat venait chaque matin explorer la forêt du corbeau. Il n'y chassait pas, mais grattait la terre, çà et là, à la recherche d'un trésor inconnu. Aujourd'hui, il avait l'air satisfait et observait avec insistance les oiseaux amoureux. Shiro fixa le chat : le félin semblait vouloir qu'on le suive.

Le jour finissait. Yuko remplaça le verre de la montre et referma le boîtier avec précaution. Elle tourna la couronne pour régler l'heure, l'enfonça d'un cran afin de tendre le ressort. L'ancre et le balancier s'animent et le doux tic-tac chanta. Miyagi s'approcha en hochant la tête. Toutes les horloges de l'atelier se mirent à carillonner 16 h... sauf la grande horloge bien entendu ! À cet instant précis, le chat bondit sur l'appui de fenêtre, gratta à la vitre. Le vieux maître lui ouvrit ; comme à l'accoutumée, il était recouvert de terre. Miyagi remarqua que le matou gardait la gueule hermétiquement fermée.

Revenant à sa table, l'horloger voulut jeter un coup d'œil sur le travail de Yuko et découvrit sa nuque toute griffée. De la main, elle cacha sa blessure. Leurs regards s'échangèrent avec une tendresse qu'elle ne lui connaissait pas. Yuko sentit son courage flancher. Des larmes s'invitèrent, inondant son visage et dévoilant le trouble qu'elle aurait espéré garder pour elle. Miyagi s'absenta un moment et revint avec la trousse de secours. Le cœur de Yuko débordait. Son maître restait silencieux. Elle avait envie de tout lui confier. Elle avait le sentiment qu'il pourrait comprendre, mais

par où commencer ? Comment lui raconter ses mondes secrets ? La terre qui tremble, la catastrophe, la mort de ses parents emportés par la vague, ses pleurs d'enfants, ses nuits d'insomnies à ériger son jardin forteresse, le corbeau blanc... la solitude...

« Des griffes d'oiseau, n'est-ce pas ? », demanda Miyagi.

« Oui, un corbeau blanc nommé Shiro, blanc comme neige ! Pour les corbeaux aussi c'est difficile d'être différent. »

« Nous sommes tous différents. »

« Le jour de la catastrophe, l'oiseau gisait blessé parmi les décombres de ma maison. Je l'ai recueilli, je l'ai nommé Shiro, je l'ai caché. Plus tard pour le protéger, je lui ai construit un jardin qui sans cesse grandit. J'égraine toutes mes nuits sans sommeil, en sculptant de mon mieux une forêt sauvage. Je nous ai bâti une citadelle où nul ne peut entrer, faite du froissement de l'air et des cris de Shiro. Mais ce matin... On aurait dit qu'il ne voulait pas que je parte. Et puis... »

« Et puis ?... », reprit Miyagi.

Yuko sortit de sa poche le peigne brisé, le posa sur la table. « Le dernier souvenir de mes parents : Shiro l'a brisé ce matin. » Le vieil homme ôta le bonnet de Yuko avec douceur comme on le fait pour son propre enfant et découvrit la pagaille des cheveux mêlés de plumes. Il désinfecta la nuque, y posa un pansement, fit chauffer l'eau pour le thé, se dirigea vers sa chambre. Il hésita un long instant à tourner la clé. L'aveu de Yuko l'avait touché. Tout à coup, les chiffres et les secondes n'avaient plus pour lui la même valeur. Miyagi se sentit chavirer. Dans son royaume où seul résonnait le tic-tac des horloges, il avait toujours pris garde de préserver son monde bien clos, bien étanche. Il pensa : « Ouvrir son soi intime, son monde privé, se mettre à nu, partager son secret : le poids de la solitude est si lourd à porter. » Il prit le coffret de sa femme, revint vers Yuko. Il versa le thé, se dévoila : « Il faut parfois accepter de mourir, de laisser mourir, de tout

perdre pour renaître. L'hiver est nécessaire, il impose le repos, le sommeil, pour laisser monter la sève, faire les feuilles nouvelles, puiser l'énergie dans le sol, les racines : toute l'énergie de la vie. Pas d'inspire, sans expire. La vie et la mort sont liées. L'esprit du Wabi Sabi réside dans notre humilité face à la nature, dans le travail du temps qui passe et donne aux choses leur beauté.

Il y a de cela 79 ans, j'avais 10 ans à peine. Mes parents m'emmenaient au musée national. J'étais captivé par les armures de samouraï. Là un jour, j'ai rencontré celui qui devint mon meilleur ami. Shoji était comme moi fasciné par la laque rouge. Nous partagions cette passion pour l'art des choses simples, sans artifice. Des journées entières à regarder passer les nuages, à admirer la danse des arbres dans le vent. Adolescents, nous avons appris la cérémonie du thé auprès du même maître. L'été de nos 20 ans, nos chemins se séparèrent : pour moi, l'art de l'horlogerie ; pour lui l'art de la laque et du Kintsugi.

Le Kintsugi, Yuko, est une technique ancienne. Pendant les guerres de la période Sengoku, le seigneur Oda Nobunaga, premier pacificateur du Japon, avait élevé la cérémonie du thé au rang d'honneur ultime. Recevoir un chawan, bol précieux dédié à cette cérémonie, était synonyme d'anoblissement et le briser équivalait à perdre son honneur, sa richesse, sa puissance. Un jour, l'un d'eux brisa par accident un de ces fameux bols. Il demanda à son artisan préféré de le réparer. Plutôt que de cacher la fracture, celui-ci eut l'idée d'utiliser sa technique de laquage pour rendre le bol plus beau et plus précieux. La cicatrice recouverte de laque rouge et d'or fin apparut sublimée, symbolisant le courage, la résilience. Ainsi réparé, le bol était parfait. Parfait dans toute son imperfection. Le Kintsugi enseigne la paix. Le processus est lent, Yuko : il t'apprend la patience. Il faut prendre soin de tous les fragments blessés et avec humilité, les unir à nouveau. »

Elle écoutait attentivement. « Voici ce qui reste de toute une vie avec mon épouse. Nous n'avons pas eu d'enfant. » Miyagi ouvrit

la boîte, y prit le peigne. Yuko crut reconnaître le sien. Il lui démêla les cheveux tout en continuant son récit : « Mon ami Shoji peut réparer ton peigne grâce au Kintsugi, mais c'est à toi qu'il revient de réparer ton cœur. Le jour du décès de ma femme, la grande horloge s'est arrêtée sans que je puisse la réparer. Je cherche moi aussi, à réparer mon cœur. Comme l'horloge. »

Soudain, le chat miaula presque sans bruit. Miyagi scruta le ciel : « Nous avons de la visite. » Au loin, deux grands oiseaux voletaient, dansant dans le ciel. Un blanc, un noir. Les deux corbeaux dans une chorégraphie acrobatique s'approchaient de la fenêtre. L'un des deux passa un moment sur le dos, les ailes collées au corps, pour revenir à sa position initiale. « Shiro! », s'étonna Yuko. Dame corbeau exécuta une vrille spectaculaire. Une parade nuptiale dans un ballet aérien. Les deux oiseaux vinrent se pavaner sur le seuil de la fenêtre, croassant, craillant. Shiro se hérissa de toutes ses plumes et tendit fièrement son cou vers le haut. Le chat surpris sauta d'un bond maladroit sur la grande horloge qui vacilla dangereusement. Yuko se précipita pour l'empêcher de tomber et la repositionna sur le mur. L'horloge baladée aima la danse : le balancier reprit sa course, et le temps son chemin sous les yeux ébahis du vieux maître. Miyagi pour féliciter son chat l'attrapa. Le félin n'aimait pas être pris dans les bras ! Il feula, toussa et recracha la drôle d'arrête qu'il avait gardée dans la gorge : un petit morceau de bois rouge. La dent du peigne ! Shiro sautilla vers Yuko. Elle caressa les plumes de son compagnon : « Il semble que tu aies su comment ouvrir ton cœur. » Joyeux, Shiro le blanc crailla et repartit accompagné de sa belle dans le bleu du ciel qui désormais n'appartenait qu'à eux.

Miyagi osa alors ce geste que sa pudeur lui avait jusque-là interdit. Il s'approcha de Yuko la serra dans ses bras et lui dit : « Désormais, tu détiens mon secret et je détiens le tien. Tu as guéri mon cœur ». Yuko regarda le vieil homme, sourit et murmura : « Oui, maître. Ouvrir son cœur, tout inclure, tout embrasser.

... Et renaître. »



Barbara Dauwe est née en 1971. Elle combine sa vie de famille nombreuse avec celle de comédienne, conteuse, metteuse en scène et autrice, illustratrice. En créant l'Arbre à Plumes, elle écrit et met en scène de nombreuses pièces pour enfants, travaillant avec passion à l'épanouissement de ces jeunes acteurs. Une volonté de les amener à la qualité, au beau, au meilleur d'eux-mêmes. En 2016, elle édite à compte d'auteur son premier album jeunesse *Mon corps est un palais*. Barbara est une amoureuse du Japon, pays qui la fascine et l'envoûte. Depuis l'enfance, elle remplit de multiples carnets de poèmes, de lettres, de textes de théâtre. Elle se nourrit de lectures tantôt fantastiques, tantôt romanesques et trouve dans le verbe d'Aki Shimazaki une âme sœur. Elle espère que la nouvelle *Le petit peigne rouge* sera le prologue de l'écriture de son premier roman.





## ON N'EST PLUS CHEZ SOI

Jean s'essuya et remonta son pantalon en se levant. La chasse d'eau de la toilette se déclencha derrière lui, puis le miroir de la salle de bains afficha des chiffres rouges et se mit à lui parler.

– Jean, tu manges trop de pizzas ces derniers temps. Tes selles contiennent trop peu de fibres, trop de graisses, et ton urine contient trop de sucre. Je vais te composer un régime qui réduira les risques de cancer du colon, d'athérosclérose, et de diabète.

– Ferme-la, Laxa. J'ai pas besoin de tes services culinaires. J'ai envie de pizza ces jours-ci, alors je mange des pizzas.

– Si tu continues à mal t'alimenter, je devrai le signaler à ton assureur. Ta prime augmentera et ton code santé sera abaissé. Ton code citoyen risque aussi d'être affecté. S'il-te-plaît, confirme que tu as compris.

Jean saisit le premier flacon qui se présentait et le balança dans le miroir en criant :

– Ta gueule !

Le miroir et le flacon éclatèrent, mêlant bris de verre et bain moussant dans le lavabo et sur le sol.

La fonctionnalité du miroir intelligent n'est plus garantie. Souhaites-tu en commander un autre immédiatement ? J'affiche les offres actuelles sur l'écran du salon. Cependant, comme il ne reste plus beaucoup d'argent sur ton compte, je te recommande d'attendre l'échéance de ton allocation universelle.

Jean agrippa par les bords ce qui restait du miroir et l'arracha du mur. Les fils intégrés à l'arrière de l'appareil entraînaient d'autres débris, dont un lacéra le dos de sa main. Jean jura en laissant tout tomber. Ça pisse, la main.

Du salon retentit la voix de Laxa.

– Je vois que tu es blessé, Jean, souhaites-tu que je prévienne une unité médicale ?

Jean regarda droit dans le coin de la pièce, où la caméra était intégrée.

– Non, fous-moi la paix.

Assis sur le bord de la baignoire, la main droite serrée dans un essuie-éponge maculé de sang, Jean se frictionna le visage. Comment en étaient-ils arrivés là ? Comment les Objets avaient-ils pu si vite prendre le pouvoir, jusque dans les gestes les plus intimes de chacun ?

Il avait suffi d'un virus. Après quelques mutations, il était devenu si infectieux, que seul l'isolement semblait pouvoir sauver l'humanité. Les géants du virtuel et des données s'étaient précipités dans la brèche : la révolution numérique devait être accélérée ! L'Internet des Objets sauverait l'économie en débâcle. Les drones livreraient le monde entier, et les robots soigneraient les malades.

Aussitôt dit, aussitôt fait. En quelques années, l'humanité avait été réduite à huit milliards d'ermites misanthropes, surveillés par des machines fouilleuses de merde.

Il y avait de quoi se gaver de pizzas.

À ce propos, d'ailleurs, Jean s'aperçut qu'il avait un creux...

Sa main avait arrêté de saigner, il y appliqua une compresse qu'il fixa tant bien que mal avec de la gaze.

En entrant dans la cuisine, il buta du pied contre la gamelle de Vadrouille, dont les croquettes racornies s'éparpillèrent sur le sol. Il s'agenouilla, ramassette à la main, les rassembla et les jeta. Il prit du bout des doigts la gamelle plutôt dégueu, et se demanda s'il devait la ranger ou la jeter. Cela faisait deux semaines que son compagnon s'était échappé par le balcon. Si Vadrouille n'avait pas

été aussi vieux, Jean ne se serait pas inquiété : l'animal méritait bien son nom. Quand Christiane était morte, le matou était parti faire son deuil pendant presque un mois.

Après les vaccinations mondiales contre la première forme du virus, la vie avait repris presque normalement. On avait réappris à vivre ensemble sans garder ses distances, sans se méfier de l'autre, porteur de maladie ; il était de nouveau possible d'éternuer à la caisse du supermarché sans devenir un paria. On croyait à un nouvel avenir. Deux hivers plus tard, le virus avait muté sans prévenir. Plus rapide, plus infectieux, plus robuste. Christiane avait été emportée dans la première vague, en trois jours. Jean, en partant pour une semaine de formation à l'étranger, l'avait simplement embrassée et dit « Au revoir chérie, à vendredi ». Leur dernier baiser, dont il regrettait encore la nonchalance.

À l'époque, il avait jeté la gamelle du chat après trois semaines. Il visionnait une vidéo de sa femme quand Vadrouille avait réapparu, sautant sur le dossier du divan pour glisser son museau dans son cou, câlin qu'il réservait d'ordinaire à Christiane.

Jean avait résisté à la tentation de suivre Christiane. Ç'aurait été facile de choper cette saloperie. Traîner dehors par smog viral, par exemple, ces périodes où le virus pouvait rôder dans l'air pendant des semaines. Mais il y avait Sabrina, leur fille. Elle était enceinte. Et Vadrouille, avec son museau frais.

Le chat et lui cohabitaient ainsi en veufs depuis quatre ans, avec les vidéos du petit Lucas pour égayer leur vie isolée et automatisée.

Cette fois, Jean le pressentait, pas même la voix enregistrée de Christiane ne ramènerait Vadrouille. Il craignait que son vieux compagnon n'ait plus eu la force de rentrer après une escapade trop longue. Jean le trouvait apathique depuis quelque temps, il ne vidait plus sa gamelle avec le même entrain. Il frissonna à l'idée que la pauvre bête agonisait peut-être seule, sans réconfort, dans un recoin perdu de la ville.

– Les débris d’aliments contenus dans cette gamelle sont périmés. Tu devrais les jeter.

D’ailleurs, tu devrais aussi nettoyer la gamelle et la stériliser dans le four automatique avant de la ranger.

C’est vrai qu’elle puait. Le couvercle de la poubelle se referma sur la gamelle, laissant à Jean un vide au creux de l’estomac. Il dut s’appuyer à l’armoire de cuisine pour rester debout.

– Je vois bien que tu es abattu, Jean, mais je t’avais prévenu. Si tu n’avais pas excisé la puce d’identification de Vadrouille, j’aurais pu le retrouver, t’informer de ce qui lui est arrivé.

– Tu ne comprendras jamais rien à la vie, stupidité câblée. Quand un chat a des puces, il faut les lui enlever. Tout le monde sait ça. Et puis, un chat, ça doit être libre. C’est pas comme un chien, ça ne supporte pas de laisse, même électronique.

Ignorant les récriminations de Laxa, il se réchauffa une pepperoni et la fit passer avec un godet de rouge. C’était toujours cela de pris sur l’ennemi.

Ayant retrouvé quelques forces, il se rendit au salon, et ramassa la couverture, feutrée de poils roux et blancs, où Vadrouille somnolait quand il ne chassait pas des souris imaginaires à travers l’appart. Jean hésita un instant devant le coussin favori du chat dans le divan, à côté de sa place à lui. L’enlever avait quelque chose d’irréversible.

Comment allait-il tenir face aux Objets maintenant, sans compagnon à qui parler, sans personne d’autre à nourrir, à caresser ?

Quand Sabrina lui avait suggéré de se trouver une âme sœur pour remplacer sa mère, deux ans après le décès de Christiane, Jean avait refusé : « Si on vivait encore à l’époque où les couples se forgeaient au hasard d’une rencontre, d’un regard, d’un parfum volé dans l’entrebâillement d’une porte de magasin, je dirais pas. Mais avec cet isolement dont on ne voit pas la fin, confier à une machine le

soin de me trouver une partenaire sur base de calculs, et lui faire des sourires sur vidéo, c'est hors de question. Plutôt crever seul ! Et puis j'ai Vadrouille. Il me relie à ta mère, lui, au moins. »

Maintenant que Vadrouille ne revenait pas, en serait-il réduit à crever entouré de machines bourrées de bonnes intentions ?

Jean se secoua. Il fallait qu'il aille prendre l'air, histoire de se remettre les idées en place. Il tira un masque biohazard du distributeur, enfila sa parka, couvrit sa calvitie avec son béret, et actionna la poignée de la porte d'entrée.

Verrouillée.

– Je suis désolée, Jean, ton prochain créneau de sortie est prévu après-demain à quatorze heures. Tu as déjà épuisé ton quota de réserve.

Jean décocha un coup de pied à la porte en jurant. Il avait toujours su que l'Homme commettait une erreur le jour où il avait confié les clés de son domicile à des machines.

– Laisse-moi sortir, charogne, ou je vais casser quelque chose. J'ai besoin d'air.

Calme-toi Jean, ton coefficient d'agressivité dépasse le seuil admis. Il est exclu de risquer que tu troubles la sécurité publique. Puis-je te suggérer un léger sédatif ?

– Mets-le toi où je pense, ton sédatif. Être en colère, ça me calme.

Il est démontré que...

– Silence ! Tais-toi pendant trente minutes. Il est démontré que tes interventions m'énervent. Tant que tu parleras, la situation s'aggravera.

– ...

Si Jean avait connu le nom de l'inventeur de la temporisation minimale des systèmes domotiques, il lui aurait immédiatement

versé le solde de son allocation mensuelle. Sans ce gars-là, la cohabitation avec Laxa aurait été un enfer.

Il s'affala dans le divan, puis demanda à Laxa d'appeler Sabrina et Lucas, ses seuls véritables antidépresseurs. Son espoir fut bref. Il tomba pour la énième fois sur le même message personnalisé : « Salut Papa. Désolée de ne pas pouvoir te répondre, je n'ai vraiment pas un moment à moi depuis des semaines. Je te rappelle dès que j'ai le temps. Lucas ! Viens faire un bisou à Papy ! » Pour la énième fois, le mioche accourut et vint coller sa petite bouche couleur fraise sur la caméra, puis la vidéo s'éteignit.

Le regard de Jean se troubla.

– Jean, je crois vraiment que tu devrais prendre quelque cho...

– Ta gueule. J'ai dit trente minutes.

– Jean, je suis inquiète.

– Comment veux-tu être inquiète, saloperie de circuit imprimé ? Trente minutes.

CONFIRMÉ.

Le mot magique. Celui-là aussi, il méritait une prime.

L'effet de cette petite victoire fut de courte durée. Jean ne parvenait pas à se distraire du farouche dénuement affectif dans lequel il avait sombré.

Cette prise de conscience le frappa au plexus solaire, bien avant qu'il n'en mesure la portée. Il mit plusieurs minutes, le front couvert de sueur, à reprendre son souffle, puis il se hissa hors du divan et retourna à la cuisine d'un pas lourd.

Sa première idée avait été le couteau. Simple, efficace. La gorge, pas les poignets. Il avait ramené de leur seul voyage au Japon, vingt-deux ans auparavant, un splendide couteau à sashimi. Trente centimètres d'acier oxydable mais inexorable. Pas besoin de coupe-choux quand on avait une lame pareille à la maison.

Il saisit la poignée du tiroir où il conservait ses accessoires de cuisine, et poussa un cri en s'arrachant presque un ongle. Le tiroir n'avait pas bougé.

– Excuse-moi Jean. Je ne peux pas te donner accès à ce tiroir. Mon algorithme comportemental indique une probabilité de quatre-vingt-sept pour cent d'intentions suicidaires.

– Silence ! CONFIRMÉ.

– Rejeté. Mode prioritaire.

– Jean s'enragea sur les poignées de tiroirs, de portes, jusqu'à ce que ses paumes écorchées l'empêchent de continuer. Du sang perçait à travers le bandage de sa main.

Laxa lui refusa l'accès à la salle de bains et aux toilettes. La chaise qu'il balançait dans la porte vitrée du balcon lui rebondit dans l'estomac.

Quand il donna le premier coup de tête sur le mur, la voix de Laxa résonna.

– Jean, calme-toi, s'il-te-plaît. Si tu continues, j'oriente le circuit d'azote sur l'airco jusqu'à ce que tu suffoques. Ce n'est pas très agréable, mais tu ne mourras pas, et tu n'auras pas le temps de t'abîmer suffisamment avant. Au pire, tu garderas d'horribles séquelles cognitives. C'est mon dernier avertissement. Arrête.

Jean se figea. Cette crevure ne bluffait pas. Il se souvenait avoir vu l'annonce de l'installation de ce système dans toutes les tours d'habitation, après une vague de suicides sans précédent. Il s'adossa au mur à même le sol, pantois, réduit, vaincu.

L'écran du salon s'alluma et le visage inquiet de Sabrina y apparut.

– Papa ? Ça va, Papa ? Ta domotique m'a prévenue que tu pensais à te faire du mal. Mon dieu, mais tu as une mine affreuse, c'est quoi cette bosse sur ton front ? Et tes mains, ce bandage, ce sang ! Tu t'es ouvert les veines ? Papa réponds-moi !

Saloperie de machine, qui était parvenue à alarmer sa fille, alors que cette dernière avait ignoré ses appels à lui pendant des semaines.

– J’ai réveillé Lucas pour qu’il te parle, mais cache tes mains d’abord, sinon tu vas l’effrayer.

Incroyable. Sabrina jouait carrément le jeu de Laxa maintenant, jusqu’à embrigader le mioche. Jean réprima un reflux de bile à l’arrière-goût de pepperoni.

– Viens boutchou, parle à Papy. Dis-lui que tu l’aimes.

Lucas frottait encore ses yeux rougis de sommeil. Pauvre gamin.

– Je t’aime, mon Papy adoré.

Après avoir éloigné Lucas, Sabrina revint devant l’écran et se mit à couvrir Jean de réprimandes, mais sa manipulation du petit avait achevé de foutre Jean en rogne. Il allait envoyer le premier objet lourd venu dans la télé, quand il se rendit compte qu’un geste violent ne ferait qu’aggraver sa situation. Au lieu de cela, il se serra les mains sur les oreilles.

Lentement, sa rage fit place au calme. Un calme indigné, déterminé. La mascarade avait assez duré. En utilisant Lucas de cette manière, elles avaient franchi une ligne invisible. Son petit-fils méritait un meilleur exemple que la soumission aux machines, et Jean ne voyait qu’une seule personne capable de le lui fournir : lui-même.

Il se tourna vers la caméra dans un des angles de la pièce.

– Si tu n’éteins pas l’écran, Laxa, je vais arracher le câble.

Quand on menaçait ses appareils chéris, elle tardait rarement à obtempérer. L’écran s’obscurcit et le silence revint dans la pièce. Exploiter chacune de ses faiblesses...

Le sourire de Jean se termina en soupir. La confrontation avec Sabrina l’avait vidé.



Il songeait à se planquer peinarde, dans un angle mort des caméras, quand il remarqua la bouteille de cognac sur le buffet du salon. Un coup de chance qu'il ne l'avait pas aperçue pendant sa crise suicidaire, il aurait été capable de s'en servir pour s'ouvrir les veines ; tandis que là, il s'agissait de rincer l'amertume du coup de judas de sa fille. Il rejoignit le buffet et raffla la bouteille.

– Jean...

– Boucle-la. Le cognac, c'est mon sédatif. Auto-médication.

Comme elle allait sûrement répliquer, il anticipa.

– N'ose pas. Je te préviens.

Silence.

Il dévissa le bouchon, et allait s'envoyer une rasade aussi sec, comme un vulgaire poivrot, quand il se ravisa, et se rendit à la porte de la cuisine. Verrouillée.

– Ouvre, s'il-te-plaît, j'ai besoin d'un verre. Je voudrais boire mon cognac dignement.

– Je ne peux pas prendre ce risque avant que ton état émotionnel ne soit stabilisé.

– Primo, on en a déjà parlé, tes incursions dans ma liberté font tout sauf me stabiliser, alors change de disque, ou pour le dire dans ta langue : mets ton algorithme à jour. Deuxio, tu vois ce que je tiens en main ?

– Une bouteille d'alcool.

– Juste. Et t'as bien une petite archive de bagarres de café, un truc du genre ?

– ...

– Je vois que Madame commence à comprendre. Au lieu de la briser et de me saigner comme un goret, je préfère m'en servir un verre. Ça va aller, t'es moins *inquiète*, maintenant ?

Il y eut un déclic dans la serrure.

Jean sourit in petto en se détournant de l'œil noir.

Il releva le menton et entra dans la cuisine, tel Jules César en triomphe. Comme il l'avait mouchée !

Il sortit un verre ballon de l'armoire, se versa une rasade, et réchauffa le liquide ambré dans sa paume, avant de le humer et de se le jeter derrière le col. Il grogna quand le liquide vint mordre son estomac de vétéran, puis il fit claquer sa langue. Il ne se faisait pas d'illusions, il n'avait gagné qu'une escarmouche dans ce qui s'annonçait comme une guerilla de chaque instant. Mais c'était un début.

À propos de guerilla, pas question de monter au front désarmé.

D'un geste vif, il ouvrit le tiroir à accessoires.

Il posa un instant la main sur le manche du couteau à sashimi, mais lui préféra le couteau suisse, polyvalent et efficace, qu'il glissa dans sa poche.

Il rajusta alors son pantalon d'un geste de défi, et sourit de toutes ses vieilles dents à la caméra.



Michel Decré, né à Bruxelles en 1965, vit à Eindhoven (Pays-Bas). Longtemps concocteur d'histoires de jeux de rôles, – pour ses amis autour d'une table ou pour un millier de joueurs de « grandeur-nature » à Avatar –, lecteur avide dès l'enfance, volontiers éclectique, il se met à écrire. Nouvelles et romans. Son travail en neurostimulation alimente ses textes où il explore le risque du progrès, l'impact de la technologie sur l'humain et notre société.



## DE POUDRE ET D'EAU FRAÎCHE

La ville, ça va un temps. J'y ai pas grandi, mais j'y ai rapidement fait mon trou. Au fond, ça fonctionne pareil que dans le patelin où j'ai perdu mes dents de lait, avec plus d'inconnus et moins de vaches. J'ai rien contre la vie de village hein ! D'ailleurs, j'adore les siestes. Sauf que, petit déjà, je voulais être journaliste sportif, j'aimais la boue que quand elle touchait des crampons.

Bien sûr, j'ai jamais écrit un seul article sur le sport. Comme presque tous les jeunes diplômés en communication, j'ai fini par faire des piges pour un canard régional dont la plus grosse rubrique était celle des chiens écrasés. Vous savez, les titres qui commencent par « Ivre,... » ? Et ben c'est de moi : « Ivre, il défèque devant le commissariat de police », « Ivre, elle se retrouve nue dans la buvette du club de foot »... Pas vraiment le genre de boue et de gazon auxquels j'aspirais en quittant mon bled.

Quand le rédacteur en chef m'a proposé de couvrir un fait divers à la campagne, je me suis pas fait prier. Finalement, l'odeur du fumier, on s'y attache. Et puis, après six ans à respirer des métaux lourds, la merde de vache devenait une alternative assez séduisante.

L'interview se faisait sur les lieux de l'incident, au bout d'un sentier en forêt. Comme ma Twingo avait déjà du mal dans les montées, j'ai joué la prudence en terminant le trajet (non remboursé) à pied. À l'entrée du chemin, un grand panneau fraîchement planté indiquait « Propriété et voirie privées – Défense d'entrer sous peine de poursuites – GENDRE® S.A. ». Ambiance. Pendant ma petite marche, les perches parallèles des sapinières et le silence épineux des sous-bois ardennais m'ont renvoyé tout droit à mes années scout. Dans l'air humide et le soleil froid d'octobre, je parvenais presque à sentir l'odeur du pain trappeur au-dessus des braises.

Le sentier débouchait sur un pré balaféré par des traces de bulldozer et des clôtures en plastique orange qu'on voit d'habitude le long des travaux de chemin de fer. En plein milieu, un énorme camion foreuse qui tirait franchement la gueule. Juste à côté, mon interview attendait dans son gros SUV et n'avait pas vraiment meilleure mine.

En m'approchant, j'ai pu voir l'ampleur des dégâts. L'arrière de la machine avait complètement explosé et la partie foreuse reposait en paix dans l'herbe, entièrement arrachée du reste du camion. Le métal, tout recroquevillé par la déflagration, avait maintenant la même forme que les girolles qui pullulaient dans les bois. La police avait été catégorique : quelqu'un avait tout fait péter avec du TNT.

– Une honte hein ? m'a lancé le gars sorti de son SUV, plus par conviction que pour me poser une question. Il avait des lunettes rectangulaires à très grosses montures noires, imitation Prada, avec lesquelles il espérait sans doute avoir l'air sophistiqué. Sauf qu'il avait l'air de rien du tout à part de sortir d'un cinéma 3D.

– Ah ça... elle va moins bien faire les trous ! je lui ai répondu. Il a pas rigolé.

Mon chef m'avait réclamé des termes chocs et le type m'a bien mâché le travail tellement il était remonté. « Espionnage industriel », « terrorisme », « sabotage »... il avait sorti tous les bons mots tout seul sans que je doive rien forcer. Il bossait pour GENDRE, une des plus grosses compagnies d'eau minérale du pays. L'exemple même de réussite familiale à la belge, qu'il disait. Ils avaient acquis ce terrain récemment pour y faire des tests de forage en vue d'augmenter leur production locale et diminuer la quantité d'eau importée pour la mise en bouteille. L'entreprise mettait l'écologie et la gestion durable des ressources locales au premier plan. Elle était active depuis plus de cent ans dans la région, les emplois créés faisaient vivre plusieurs villages aux alentours, gna gna gna... J'ai plus pris note de son monologue de

porte-parole parce que c'était chiant. Par contre, j'ai noté qu'il soupçonnait ses concurrents directs, qui avaient également tenté d'acheter la parcelle. Il a aussi évoqué d'autres actes de sabotage survenus plus tôt, principalement des pneus crevés. Les guerres commerciales, ça fait cliquer, mon boss serait content. J'ai dit merci et demandé si je pouvais prendre des photos, une autre exigence de la rédaction. Lunettes-moches a marmonné que je faisais ce que je voulais et est reparti aussitôt, éventrant au passage un peu plus la prairie avec ses énormes roues.

C'était pas un Bayern-Juventus en Ligue des Champions, mais l'histoire serait fun à écrire. J'avais déjà le titre en tête : « Sabotage au TNT à Haranzée : la guerre de l'eau est déclarée », avec une photo de la grosse girofle.

Une fois le gars parti, j'ai profité quelques minutes du calme de la prairie. Même sans article à écrire, le cadre à lui seul valait le déplacement. J'étais pas pressé puisque, en tant que pigiste à temps très partiel, j'avais rien d'autre à faire de tout l'après-midi. Comme j'écrivais de toute façon mes meilleurs torchons le soir en slip, j'ai décidé de laisser ma Twingo ronger son frein et de me gaver de bon air.

Propriété privée ou pas, j'avais techniquement l'autorisation d'être ici. Alors, au lieu de rebrousser chemin, je me suis enfoncé dans les bois de l'autre côté de la clairière. Il y avait un second sentier, bien plus étroit que le premier, qui zigzaguait entre les épicéas, uniquement fréquenté par des bousiers un peu paumés. Après une quinzaine de minute de marche à m'extasier comme un idiot devant un vieil arbre ou à l'écoute d'un pic-vert, la forêt perdait en densité. Une fois la lisière atteinte, j'ai débouché sur une petite vallée découpée en pâtures par des vieilles clôtures en bois où broutaient tranquillement quelques vaches. Le sentier traversait l'ensemble et enjambait un fin ruisseau qui longeait l'orée des bois d'en face. C'était tellement cliché qu'on aurait dit une image de carton de lait.

Passé les bêtes, à cinq mètres du filet d'eau, un chien s'est planté devant moi. Il a aboyé juste une fois puis s'est assis tout fier de lui, avec un air stupide et la langue qui pend. C'était le genre de chien sans race, avec les couleurs d'un dobermann mais la carrure d'un teckel. C'est un peu comme ces insectes sans dard qui ont les couleurs des guêpes pour faire peur aux prédateurs. C'était moins réussi pour le clebs en question, qui avait l'air beaucoup plus niais que dangereux.

Sa maîtresse, qui se lavait les mains dans le courant, a tourné la tête avant de s'approcher sans se presser. Même sans l'épaisseur des semelles sous ses imposantes bottes de marche, elle devait faire presque deux mètres. Elle était pas particulièrement costaude, juste kilométrique. Sur ses épaules, elle portait un de ces gros pulls de laine islandais qui sentent le mouton.

– Faut l'excuser, elle m'a dit en caressant son chien derrière les oreilles, il apprend à garder les génisses.

– Promis, j'en ai pris aucune, je lui ai répondu en levant les mains. Elle a pas rigolé non plus.

– C'est pas ça, il t'a juste pris pour une vache.

Elle avait dit ça sans même un demi-sourire. C'était difficile de savoir si c'était une vanne ou pas. Perdus au milieu des tâches de rousseurs, ses yeux étaient durs. Pas vraiment sévères ou en colère, juste solides.

– T'es pas trop du coin toi, si ? C'est pas exactement un sentier de randonnée ici. C'est ma ferme.

– Je suis désolé, j'ai dit, en mobilisant tous mes talents d'acteur pour avoir l'air gêné. Je fais un article sur l'explosion d'hier un peu plus loin, je me suis probablement perdu.

– Ha oui ? T'es journaliste ?

– Vu ce que j'écris d'habitude, j'en suis pas vraiment certain, mais en tout cas j'ai une carte de presse.



– Et tu vas en dire quoi de l’explosion ? Elle m’a répondu en croisant les bras et haussant les sourcils.

Autant son chien avait l’air inoffensif, autant l’altitude depuis laquelle elle me toisait foutait un peu la trouille.

– Heu... qu’on soupçonne un conflit entre concurrents qui a dégénéré, j’ai dit, la tête rentrée dans les épaules.

– Ah... bon. Et c’est tout ?

J’étais un peu pris au dépourvu par ses questions, mais je flairais la bonne histoire. Si ça se trouvait, elle en savait plus que Lunettes-moches sur ce qui s’était passé. En menant bien mon jeu, je pouvais peut être avoir l’exclu. Mon patron pourrait même me donner la une ou, soyons rêveurs, me proposer un CDI.

– Dans les grandes lignes, oui. Pourquoi, vous en savez plus ?

– Non, les ragots c’est pas trop mon truc, elle m’a dit en regardant ailleurs.

– Vous connaissez bien quelqu’un qui travaille avec GENDRE, non ? C’est un peu le moteur économique du coin, il doit bien y avoir des discussions dans votre entourage...

– Non, je parle qu’aux autres éleveurs moi, elle a répondu avec une moue un peu irritée.

– Mais vous, ça vous fait rien que des gens s’attaquent à une entreprise locale comme ça ? Qu’on sabote leur travail juste à côté de chez vous ?

– Et le fait que des industriels s’accaparent la flotte des gens, on s’en fout dans ton journal ? elle m’a demandé du tac au tac. Elle commençait à bouillonner.

– Heu... GENDRE est propriétaire de la parcelle, non ? Ils peuvent l’exploiter comme ils le veulent, vous pensez pas ?

– Ben un peu que je pense pas, elle a répondu en roulant des yeux et en laissant tomber ses bras interminables. L'eau en sous-sol, elle campe pas gentiment dans des poches fermées. Elle voyage, tout communique. Tu vois le ruisseau là ? Qui me dit que, quand ces champions suceront le sol de tout son jus là-bas, il y aura encore assez de flotte pour mes bêtes ?

– Je...

– Et puis même si le ruisseau survit, admettons... L'eau, c'est pas censé être un gagne-pain, c'est la propriété de personne ! Si tu laisses la source tranquille, elle ruisselle en aval et tout le monde peut boire gratos. Eux, ils font barrage, ils dépensent que-dalle et ils te la revendent au prix de l'essence. C'est quoi ces conneries ? Ils l'ont pas fabriquée l'eau, tout ce qu'ils ont fait c'est la laisser couler dans des bouteilles. C'est ça qu'ils te vendent finalement, juste une saloperie de bouteille en plastique !

En la voyant taper du poing dans sa propre paume comme sur un pupitre, une colère noire dans les yeux, j'avais l'impression d'écouter le Che en personne. Je l'imaginais tout à coup très bien crever des pneus et faire exploser des foreuses, des peintures de guerre à la boue sur ses taches de rousseurs, en gueulant « Viva la revolución ! ».

– Vous m'accorderiez une interview ?, je lui ai demandé avant qu'elle reprenne sa tirade.

– Note tout ce que tu veux, elle a dit à peine plus calme, cite juste pas mon nom !

– Bien sûr ! Et heu... c'est quoi votre nom au juste ?

– Lucile.

– Ok !

J'allais écrire son nom dans mon calepin, puis me ravisais devant un nouveau haussement de sourcils.

– Donc Lucile, vous qui êtes du coin, qui pourrait être l’auteur du sabotage ?

– Aucune idée ! elle m’a dit en haussant les épaules. Ce que je sais par contre, c’est que la parcelle où ils veulent forer, ils me l’ont volée. Quand j’ai repris la ferme à mon père après mes études, j’étais pas la seule élèveuse à Haranzée. Le vieux Maurice, il avait aussi une vingtaine de laitières et le terrain était à lui. Il y amenait parfois ses bêtes quand ça chauffait en été. Quand il a passé l’arme à gauche il y a un an, j’avais en tête de racheter une partie de ses prairies pour mon exploitation. En tant que fermière locale, j’aurais dû avoir la priorité, non ? Surtout que celle-là est tout contre ma propriété. Des clous ! Comme les caïds de l’eau minérale font la pluie et le beau temps dans la région, ils ont négocié avec leurs copains de l’administration pour pouvoir racheter les terres sans que les instances agricoles soient consultées.

– Vraiment ? Et vous avez des preuves de tout ça ? Vous ne comptez pas tenter une action en justice ?

– Tu crois vraiment que j’ai que ça à faire ? Moi, je suis jeune, mais pas ma ferme, j’ai bien assez de boulot comme ça. Être élèveuse, c’est comme s’occuper d’une grand-mère incontinent, ça fouette et ça prend tout ton temps. Puis je vais pas me taper la ville pour me faire marcher dessus au tribunal. La justice c’est trop lent, à la campagne on préfère régler les choses en personne. D’ailleurs, s’ils réessayaient de forer, ça risque encore de leur péter à la gueule.

– Ah-ha ! Mais donc avouez que vous avez bien une idée de qui a fait exploser le bazar ? je lui ai lancé, triomphal, comme si je venais de gagner aux échecs.

– Ah non, pas la moindre idée, elle a répondu. Visage impassible.

– Mais vous venez de dire que...

– Qui a dit quoi ? Moi j’ai rien dit. Bonne balade.

Elle m'a dit ça comme une conclusion, le regard déjà au loin. Pas convaincu du tout, je lui ai écrit mon numéro sur un coin de page déchiré de mon calepin, qu'elle me rappelle si elle en « apprenait plus ». Elle est repartie vers la ferme avec son bête chien et l'a chiffonné dans sa poche. J'étais sûr qu'elle le jetterait dès qu'elle aurait mis un pied chez elle. Mais, comme souvent, je me trompais.

\*\*\*

Je l'ai revue un mois plus tard. Malgré le dispositif de sécurité déployé par la police locale, la foreuse suivante avait aussi explosé. Double dose de TNT. J'en sais quelque chose, c'est moi qui l'ai posée.

Au téléphone, Lucile m'avait promis des infos sur les auteurs des sabotages. Quand elle m'a ouvert la porte de la ferme, j'ai pas été déçu. Elle avait troqué son gros pull contre une tenue de paintball, imprimé camouflage. Pas de peintures de guerre sur les joues, mais elle en avait pas vraiment besoin, elle avait déjà tout d'une guerrière. Je m'apprêtais à lancer un joyeux « Ah-ha » en la montrant d'un doigt accusateur, mais elle m'a fait entrer avant que j'aie eu le temps de dire quoi que ce soit.

– J'ai besoin d'aide pour faire diversion, elle m'a dit sans même un bonjour. Si je demande à quelqu'un d'ici, il faudra pas deux bières avant que tout le village le sache. Du coup j'ai pensé à toi. T'es OK ?

Je sais pas trop si c'est à cause d'un air dans ses yeux qui m'avait échappé la première fois, ou juste parce que j'étais flatté qu'elle ait pensé à moi, mais j'ai pas tout de suite dit non. Avec le recul, je pense que c'est parce qu'elle avait l'air d'avoir personne. Elle avait l'air forte, mais seule. Ou bien c'était peut-être moi qui avais besoin de quelqu'un. Ou les deux. Elle a dû prendre mon silence ahuri pour un accord puisqu'elle m'a demandé direct :

– T'es comment niveau cardio ?

– Heu... bof, j'ai répondu, surpris moi-même de rentrer dans son jeu sans broncher. Pour moi, le sport, c'est plutôt à la télé...

– Pas grave, elle m'a répondu, alors c'est moi qui m'occuperai de les distraire pour les tenir éloignés assez longtemps.

Elle s'est retournée pour prendre quelque chose sur la table de sa cuisine, puis a déposé dans mes mains un détonateur relié à deux grosses charges d'explosifs. Comme deux demi-douzaines de barres de massepain emballées dans de la cellophane.

– Pendant ce temps-là tu te charges du reste.

– Je... Quoi ? je lui ai bafouillé, bouche bée.

Le temps que j'articule, elle m'avait apporté une combinaison à peu près à ma taille.

J'ai crapahuté dans la forêt d'encre pendant une demi-heure en suivant le dos de Lucile comme un phare, un sac bourré de TNT qui frappait mon dos à chaque foulée. J'étais trempé de peur et d'une dizaine d'années sans effort physique. Arrivés à la clairière, elle m'a laissé en plan à l'orée des bois avant d'aller faire du boucan dans les fourrés pour se faire courser par les deux gardes. Je me souviens pas bien de tout, mais je me vois encore mettre le minuteur en route, seul au milieu du pré, en chuchotant « Viva la revolución ».

Quand ça a explosé une minute plus tard, j'étais déjà loin. J'ai attendu pendant une éternité, à plat ventre dans les fougères où elle devait me retrouver. Quand elle est enfin arrivée, elle s'est vautrée à côté de moi, haletante. Le temps qu'elle reprenne son souffle, elle me regardait. Je me sentais fier et complètement à poil.

– Merci, elle m'a dit. Juste ça. Et je me suis rendu compte que ça me suffisait.

Des mois plus tard, le forage a finalement bien eu lieu sans qu'on puisse l'empêcher. Le pompage de l'eau n'a pas tari le ruisseau,

mais il a perturbé le débit de la source principale exploitée par GENDRE et le nouveau puits a été refermé après à peine quelques semaines. Lucile dit que c'est le karma.

J'ai pas fait d'article sur tout ça, d'ailleurs c'est la première fois que je réécris depuis. Faut dire que j'ai plus vraiment le temps, j'ai un CDI maintenant. Dans une vieille ferme avec du fumier, un stupide chien et une guerrière.



Simon Jeanmart est un campagnard à la ville, un trentenaire casanier qui se fait violence pour sortir, un abonné aux bonheurs routiniers qui aspire pourtant à des expériences hors-confort. Il a passé une enfance sans vagues sur les plateaux thudiens, a ensuite fait un crochet par Édimbourg et Maastricht avant de finalement s'installer à Bruxelles. À la capitale, il a fait de son métier d'enseignant un prétexte à l'échange avec ses élèves. Nostalgique de sa propre adolescence bercée par les vastes mondes de la fantasy, il cherche à recréer ce sentiment d'immersion et de retour à la nature dans ses textes. Simon est un pur produit du vingt-et-unième siècle : un ado jouant aux adultes et essayant tant bien que mal d'accorder son addiction à l'écran avec sa soif de grands espaces, sa procrastination chronique avec son désir d'expression. Sur ses étagères, beaucoup de romans graphiques et toujours une place de choix pour *The Road* de Cormac McCarthy.

## LECTURE INTRUSIVE

Quelques mots plus vraiment lisibles. Patinés par le temps.

La plaque émaillée, bleu marine sur fond blanc, s'écaille tel un poisson mort. La rouille – on reste dans les métaphores piscicoles – en a émoussé les coins et, s'il ne tient plus que grâce à l'une de ses quatre vis, c'est parce que cet écriteau semble convaincu encore, malgré les saisons qui passent, de l'importance du message qu'il affiche. Aujourd'hui, il faut bien en convenir, son potentiel de dissuasion est cependant des plus restreints.

Le long de la rivière, le paysage est désert. L'été a été éphémère et bien des feuilles roussissent déjà sous les souliers de l'enfant qui s'approche, bouche ouverte, tête nue, et la nuque baignant dans une écharpe de laine bleue bien trop grande pour lui. Il est maintenant assez proche du cours d'eau, à quelques mètres à peine du panneau qui annonce le danger.

Bien évidemment, nous l'avons reconnu.

On ne va pas se mentir. C'est un ami d'enfance. Il fut un temps où nous le connaissions par cœur. Aujourd'hui, il nous paraît pourtant si jeune dans son short de velours côtelé et comme insouciant dans la lumière d'automne. Peut-être, une fois encore, fait-il l'école buissonnière ? Comment le lui reprocher ? Sans doute a-t-il bien le droit de profiter de cette vie passagère que la bataille de Sedan va lui ôter, dans une petite dizaine d'années, au milieu de ce val d'anthologie que vient de redessiner notre mémoire.

Aujourd'hui, ses poches sont pleines de noisettes – c'est de saison – ou de cailloux, allez savoir. Le lance-pierre qu'il porte, accroché à sa ceinture, vous ferait légitimement pencher vers la seconde possibilité mais ce ne serait, à ce stade du récit, qu'une hypothèse de lecture.

Profitant de nos réflexions sur le contenu de ses poches, l'enfant s'est encore rapproché de la berge et il n'est plus maintenant qu'à quelques pas de la plaque émaillée. Elle est là depuis tant d'années que les pêcheurs et les promeneurs ont fini par l'oublier. Elle se confond presque avec ce paysage que nous avons encore un peu de mal à identifier.

L'auteur a en effet pris la précaution de garder secret le nom de cette rivière afin de maintenir optimale votre vigilance. Nous ne sommes pas ici dans un roman. Chaque ligne compte, chaque mot a son importance. Pas question de sauter l'une ou l'autre page. Il serait donc malencontreux que vous fassiez l'impasse sur la description confusément onirique qui va suivre, sous le prétexte que vous croyez avoir déjà déterminé l'époque et, peut-être même, reconnu les lieux.

À l'ombre silencieuse de la montagne qui règne fièrement sur les brumes de l'horizon, la rivière chante une berceuse pour l'enfant d'Épinal qui chemine à nos côtés. Le clapotis des notes champêtres heurte ici et là de gros galets pensifs qui s'oublent comme quelques croches sur la portée des herbes folles où perle un reste de rosée au parfum moussu des mois d'automne. C'est une vallée douce et tranquille, un de ces trous de verdure perdus, hors du temps, où il faisait bon s'offrir un somme après une matinée de pêche ou les chaudes heures de la fenaison.

Pendant que vous baguenaudiez parmi ces métaphores pompeuses et fausement bucoliques, l'enfant s'est dangereusement approché de la berge. La maçonnerie en est instable. Il y a longtemps qu'elle aurait dû être consolidée mais le propriétaire des lieux a bien d'autres préoccupations.

Le jeune garçon est maintenant en face de la plaque émaillée. Il incline légèrement la tête, perplexe. De votre côté, par-dessus son épaule, vous parvenez à déchiffrer quelques lettres que l'auteur pensait pourtant totalement effacées. Un O, deux I et trois R. Un T peut-être. L'expression « Propriété privée » vous semble donc



une hypothèse de lecture vraisemblable, une de plus, après les cailloux dans ses poches trouées et l'identité probable du jeune garçon.

L'enfant, bien entendu, n'a conscience de rien.

Comme vous venez brutalement de vous en rendre compte, en le découvrant ainsi figé devant cet écriteau, il est parfaitement analphabète, du genre à ne percevoir les voyelles qu'en couleur, si vous voyez ce que je veux dire. C'est l'époque qui tolère cela et les buissons épineux où s'écorche si souvent sa scolarité vagabonde ne contribuent guère à améliorer la situation. Que pourriez-vous donc tenter pour changer les choses ? Bien que ce jeune garçon vous paraisse sympathique, il n'est pour vous encore qu'un personnage de nouvelle. Juste quelques pages de plus dans une vie de lecture qui doit déjà en compter des dizaines de milliers.

Même si vous parveniez à tirer profit de ces réflexions dilatoires pour gagner un peu de temps sur l'inévitable progression du récit, où pourriez-vous, dans ce petit val verdoyant, dégoutter un abécédaire ou un tableau noir qui permettent de lui enseigner les rudiments de la lecture ? Vous le savez, de tels subterfuges littéraires restent l'apanage de l'auteur que l'illettrisme de son personnage principal ne semble d'ailleurs pas préoccuper le moins du monde. Alors, à quoi bon se battre ? Vous savez pertinemment que, dans quelques années, tous ceux de son âge troqueront leur bonnet d'âne pour le képi garance des chasseurs à pied et le lance-pierre ou les épées de bois pour un fusil Chassepot. Bien sûr, ce n'est pas vraiment une raison pour l'abandonner ainsi mais que peut tenter une lectrice – l'auteur, quelque peu opportuniste, sait que la majorité des lecteurs sont des lectrices – pour améliorer le sort d'un héros dont le nouvelliste lui-même n'a que faire ? Que pourriez-vous entreprendre pour communiquer, à ce jeune garçon, votre goût pour la lecture ? Depuis le début de ce récit, et alors même qu'il est en notre compagnie depuis la neuvième ligne, il n'a pu déchiffrer le moindre mot de ce qui vous semble à présent être sa destinée.

C'est à ce moment précis qu'il se met à pleuvoir.

Une pluie soudaine, verticale jusqu'à l'obstination. Une pluie drue et hargneuse qu'auraient dû annoncer de lourds nuages gris si ces derniers n'étaient restés hors champ depuis le début de ce récit. Invisible aussi était cette passerelle à clairevoie que l'enfant emprunte maintenant en courant pour se réfugier dans la forêt qui s'étend sur l'autre rive, faisant ainsi fi de l'interdiction tacite formulée par la plaque émaillée. La sente est étroite, les buissons denses, cruels avec ses jambes nues.

Recroquevillé entre deux racines vigoureuses, il trouve un abri relatif sous le houppier d'un châtaignier. La saison en a clairsemé le feuillage mais il sait que ce n'est là qu'une averse. La colère du ciel sera moins longue que celle de son père quand l'enfant lui présentera son carnet de notes, en fin de semaine. Les culottes courtes, cela ne protège pas des coups. L'homme a la main leste et la ceinture agile.

Lectrice expérimentée, vous percevez que c'est là une réflexion totalement gratuite. Depuis les premières lignes de cette nouvelle, le temps de la narration semble en effet n'avoir rien en commun avec le temps du récit mais il n'est pas dans vos intentions de froisser la susceptibilité de l'auteur. S'il décide maintenant d'ouvrir une parenthèse pour traiter des funestes effets d'une éducation autoritaire, c'est son droit le plus strict. Cela fait partie de ses prérogatives. Personne ne s'en formalisera.

Quand la pluie se calme et qu'une première esquisse de pénombre se dessine entre les arbres, l'enfant songe à rentrer mais, en défroissant sa veste, il se rend compte qu'il a égaré son lance-pierre. La lanière, sans doute, s'est accrochée dans les branches d'un épineux. Il y tient beaucoup, il a passé des heures à sculpter puis à polir le manche pour en améliorer la prise en main. Il rebrousse chemin à quatre pattes. Cherche à tâtons parmi les brindilles et les feuilles mortes. Il n'a pas dû parcourir plus d'une centaine de mètres le long de ce sentier. C'est certain, il va le retrouver en quelques minutes.

La première balle fait éclater l'écorce d'un jeune charme à quelques paumes de son visage. La seconde volée de chevrotines laboure un bouquet de fougères à deux pas devant lui. Il ne pense même pas à crier. La peur l'embrase tout entier. Le chasseur doit être occupé à regarnir le double canon... la rivière... à relever les chiens... n'est pas loin... à le placer dans sa ligne de mire. L'enfant n'a plus rien d'humain, il n'est qu'une ombre vive qui se glisse entre les troncs. En forêt, tout est gibier.

L'arme aboie à une troisième reprise mais, cette fois, elle fouette le feuillage bien au-dessus de sa tête. Peut-être le propriétaire des lieux vient-il, à la dernière seconde, de se rendre compte de sa méprise. L'enfant a la gorge en feu. S'arrêter de courir n'est précisément pas un risque à courir.

Le pont. Enfin. Courir, toujours. Il pleut. Encore.

La berge est instable, boueuse déjà. Ses chaussures sont trop larges, ses lacets dénoués par les échardes de la course. Vous hurlez, en lettres rouges, un « Fais gaffe, p'tit con ! » qui éclate comme une quatrième décharge dans le ciel plombé de nuages.

Le garçon se fige, terrifié par l'allégorie de ce nouveau coup de feu qui semble tomber des nues. Comment pourrait-il savoir que nous sommes là depuis trois pages à observer ses moindres faits et gestes ? Il tourne brusquement sur lui-même pour identifier l'origine des cris et glisse sur la pierre moussue de la rive. Quelques gestes encore, comme pour se raccrocher aux cordes de pluie qui l'entourent, puis il tombe dans les eaux grises de la rivière. Le courant n'est pas très fort mais l'eau est déjà froide. Il disparaît une première fois sous la surface. Il ne sait pas lire, mais sait-il nager ? Le poids des cailloux dans ses poches – vous auriez pu opter pour les noisettes comme l'auteur vous l'avait discrètement suggéré, c'eût été plus opportun – l'entraîne vers le fond.

Vous vous levez. Furieuse.

Le recueil de nouvelles que vous lisiez vous tombe des mains. Comment le narrateur a-t-il osé ? De quel droit rejeter sur vous, aussi insidieusement, la responsabilité de ce drame alors que l'auteur lui-même, il y a quelques instants à peine, vient de livrer son héros en pâture aux bouches voraces d'un fusil de chasse. Votre inopportune intrusion dans ce récit lui aurait-elle fait perdre toute confiance en ses lecteurs ? S'ils se mettent à convertir l'implicite en explicite, où s'arrêteront-ils ?

Pour vous, désormais, le dilemme est cornélien. Faut-il laisser l'enfant se noyer ici ou attendre qu'il ne s'effondre, comme le poème de Rimbaud le prévoit, dans huit ou neuf ans, fauché sous la mitraille, dans le désastre prussien du Second Empire ?

Vous ramassez le livre qui est resté ouvert sur le parquet en pointes de Hongrie de votre bibliothèque, au pied de l'élégant canapé de lin que vous venez brusquement de quitter. La tentation est grande d'arracher cette page mais quelque chose vous arrête. Au-delà d'un respect quasiment atavique que vous éprouvez pour la chose imprimée, c'est la peur irraisonnée de perturber le cours de la narration qui vous retient. Votre place a toujours été discrète. Vous êtes une lectrice d'entre les lignes, pas vraiment du genre à revendiquer le droit d'ingérence dans le récit d'autrui.

Vous faites quelques pas, le recueil de nouvelles à la main. La nuit va bientôt tomber, dans ce monde et dans l'autre, empourprant les lignes de fuite des décors mais, pour l'instant, le temps semble comme suspendu entre deux pages et le soleil entre deux horizons.

Non assistance à personnage en danger, c'est aussi une perspective à prendre en considération. Vous déposez le livre encore ouvert sur la table basse ébonisée, à côté de la carafe de porto – le millésime de votre naissance, si vous en avez les moyens, sinon un modeste dix ans d'âge – et du verre à moitié vide qui vous a accompagnée jusqu'ici. Bientôt, viendra le temps de la réflexion et celui d'allumer la lampe d'opaline qui trône sur le guéridon.

Le gosse vient de sortir la tête de l'eau pour la seconde fois, il se peut bien qu'il n'y ait pas de troisième. L'adolescente que vous avez été ne peut que manifester sa sympathie pour un tel personnage. C'est un phénomène d'identification bien connu. Vous voulez à tout prix lui « tendre la main » mais vous savez aussi que le pouvoir des métaphores est des plus limités et qu'un tel geste se ferait en vain. Que pouvez-vous tenter encore pour déjouer le destin ou en infléchir le cours ? Jusqu'ici le déchiffrement à voix haute de l'avertissement inscrit sur la plaque émaillée ou le cri que vous avez poussé sont loin d'avoir eu les effets escomptés. Tout ce que vous avez essayé a échoué et il est hors de question de compter sur l'aide du chasseur qui, honteux et confus, a dû rebrousser chemin depuis trois paragraphes déjà.

Peut-être vous reste-t-il néanmoins une dernière chance d'infléchir le récit sans mettre à mal vos studieux souvenirs d'adolescence. Ce ne sera pas simple. Le risque est important. Il va vous falloir enfreindre bien des conventions qui régissent le monde de la fiction et outrepasser votre fonction de lectrice. L'auteur ne doit pas être loin, les fluctuations permanentes de cette histoire montrent clairement qu'il est toujours face à son clavier et que, contrairement à ce qu'aurait pu laisser croire l'existence même du recueil de nouvelles que vous avez en mains, rien n'est encore définitivement écrit. Pile ou face ? Il hésite encore, les doigts suspendus au-dessus des touches. C'est le moment ou jamais d'attirer son attention. Après tout, il s'est toujours prétendu à l'écoute de ses lecteurs. Et donc aussi de ses lectrices. A fortiori.

Pierre, papier, ciseaux. Comme à la récré. Pourquoi pas ? Celui qui l'emportera décidera de l'avenir du personnage. L'auteur semble un peu dérouté par la proposition que vous venez de lui faire. C'est un homme sérieux, soucieux de son importance et de ses prérogatives même si, lui aussi, vous paraît avoir gardé une part de son âme d'enfant. Vous n'avez guère de doute là-dessus. Dans le cas contraire, il écrirait des polars sanglants truffés de cutters ordinaires ou de longs romans d'amour déchirants et

pathétiques, parfumés à l'eau de roses blanches, de celles que l'on offre le dimanche, comme le veut la rime.

Et puis comme, de toute façon, son récit est dans l'impasse et que vous disposez d'arguments auxquels aucun lecteur ne pourrait prétendre... Il finit par se laisser convaincre. Le canapé est confortable, les coussins moelleux. Pourquoi ne pas jouer ? Jeu de main, jeu d'écrivain.

Trois égalités successives, les poings serrés – allégorie probable des cailloux évoqués plus haut – puis les doigts en ciseaux de l'auteur coupent en deux la feuille de notes, celle sur laquelle vous aviez rédigé votre propre version du dénouement. Toute une symbolique. Vous baissez les bras et votre paume, vaincue, se pose sur l'accoudoir.

L'auteur finit votre verre en deux gorgées. Il remet un peu d'ordre dans les coussins avant de quitter la pièce où vos incertitudes l'ont invité comme il quittera – dans quelques temps sans doute – les rayonnages de votre bibliothèque. Le goujat ne vous a même pas laissé un autographe.

À partir de cet instant, le vent qui s'est levé dans le récit tournera les pages à votre insu. Votre lecture doit prendre fin ici. Le divorce avec l'auteur de cette nouvelle est définitivement consommé. Vous n'en aurez même pas l'usufruit. Le dénouement s'écrira sans vous. Il ne vous reste qu'à corner la feuille ou à glisser un signet entre deux pages. La suite ne vous concerne plus. L'écriture est à nouveau une chasse gardée. Décidément, l'auteur ne se renouvelle guère.

Vous ignorez donc que, dans le paragraphe qui suit, une ultime bourrasque arrache de son poteau la plaque émaillée. Elle se retrouve sur le dos, comme une tortue, sa face bombée enfuie dans l'herbe de la berge, effaçant à jamais, pour les lecteurs futurs, toute trace de cette aventure. Au même instant, la tête du jeune garçon émerge une nouvelle fois et sa main droite se tend au-dessus des flots.

Malgré sa victoire à pierre-papier-ciseaux, l'auteur aurait-il eu d'ultimes scrupules ? Des remords, peut-être ? Non, il semble bien que l'explication ne soit pas celle-là.

Le signet que vous aviez glissé entre deux pages s'est logé en travers du courant, entre les deux rives. L'enfant s'y accroche. À moins que ce ne soit à l'aspérité anguleuse de la page que vous venez de corner. Il reprend son souffle, vide le lest de ses poches en quelques gestes et rejoint la rive, vaille que vaille. Il reste là un instant, épuisé, immobile, échoué comme un bateau ivre, mais, peu à peu, les parfums des herbes folles et des feuilles mortes font à nouveau frissonner sa narine. Il se relève, tremblant. Il a froid.

En rentrant, c'est certain, il va se faire tirer les oreilles, une fois de plus. « Au lit ! Sans souper ! » doit être une phrase dont il est coutumier. Il s'en moque. Il disposera ses vêtements trempés devant la cheminée. Sa mère, en cachette, lui montera un grand bol de bouillon. Demain, c'est jeudi, avec les autres garçons du village, il ira jouer à la guerre...

Quand le jour enfin s'estompe, ici et là, vous quittez votre bibliothèque, sans rien savoir de ces ultimes péripéties, et inconsciente du fait que, de la vieille plaque émaillée, pâle sur son lit vert, on n'aperçoit plus désormais, au cœur de ce petit val, que quatre trous rouges sur son côté plat.



Pierre Pirotton est né à Liège, en Belgique, en 1957. Marié et père de deux grands enfants, il enseigne dans la Cité Ardente à de plus ou moins charmantes et de plus ou moins blondes têtes, plus ou moins pleines. Il se définit lui-même comme un lecteur sectaire car il a tendance à se limiter à Paul Valéry, Victor Hugo, Stephen King, Daniel Pennac, Pierre Pelot, Umberto Eco ou encore Edmond Rostand. Il se redéfinira donc, tout compte fait, comme un lecteur pas si sectaire que cela. Sculpteur à ses heures - c'est son grinçant violon d'Ingres - il s'occupe aussi de ses chevaux et de docimologie (violon d'Ingres un peu tout petit peu moins grinçant, en tout cas l'espère-t-il), discipline qu'il enseigne à de futurs enseignants. En 2015, Pierre Pirotton a reçu le prix *Vedrarias* du concours de nouvelles organisé par la municipalité de Verrières-le-Buisson puis, en 2016, le prix de la nouvelle aux Quais du Polar de Lyon. Et quelques autres depuis.



## À FLAIR DE PEAU

12 septembre 2020. 9 h Jean-Baptiste ferme la porte de son appartement, met un tour de clé et glisse le trousseau dans la poche de sa veste. Il s'éponge le front et s'engage dans l'escalier. En passant devant le grand miroir de l'entrée, il s'arrête : visage glabre, cheveux très courts mais brillants (cette nouvelle tondeuse est vraiment efficace !) vêtements neufs, ongles nets. Si on ajoute à cette apparence, le parfum de savon et d'after-shave qui descend les marches derrière lui, il est impeccable.

Il jette un coup d'œil à sa montre : il dispose d'une heure trente pour se rendre chez le Dr. Bourdin.

Enfin, plus exactement chez le collègue du Dr. Bourdin.

Il s'est fait piéger : piéger par la trahison d'un grain de beauté, piéger par ce foutu docteur qui a eu le mauvais goût de faire une rupture d'anévrisme deux jours avant son rendez-vous, piéger par lui-même, enfin, qui n'a pas été capable de tenir tête à la secrétaire.

Celle-ci lui a annoncé le matin même, qu'il serait reçu aujourd'hui comme prévu mais, par la remplaçante de Bourdin, le Dr. Marceau. Il a bien essayé de protester mais elle a argumenté :

– Monsieur Poquelin (nous y reviendrons...), vous ne vous rendez pas compte de la chance que vous avez ! En temps normal, il faut compter cinq à six mois pour obtenir un rendez-vous ! Estimez-vous heureux, avec le corona, l'agenda s'est éclairci et...

– C'est-à-dire que, je connais bien le Dr. Bourdin...

Et c'était vrai.

Tous les six mois, sa mère l'emmenait, avec ses deux frères, consulter le dermatologue : les deux brutes pour leurs mycoses aux pieds, lui, pour son acné persistante.

Le déjà vieux (au moins cinquante ans...) Dr. Bourdin était un docteur à l'ancienne : complet trois pièces en tweed, moustache en guidon de vélo, lunettes demi-lune en bout de nez. La pièce dans laquelle il recevait était à son image : table en acajou massif, fauteuil en cuir, bibliothèque regorgeant d'objets étranges... Sourd aux injonctions de la faculté, il fumait la pipe et lorsque Jean-Baptiste entrait dans le bureau, il se sentait chaleureusement accueilli par les effluves bleutés et caramélisés. Mais le décor seul n'expliquait pas l'amour de Jean pour le praticien : non seulement celui-ci enguirlandait vertement ses frangins : « Messieurs ! Il faudrait songer à vous laver les pieds correctement ! » mais surtout, lui, il ne le touchait pas.

Jamais.

Pas une fois, il n'a posé ses mains sur lui. Il s'approchait, soulevait ses lunettes, regardait de près, murmurait parfois quelques mots : « Et ben... c'est pas joli joli » et retournait s'asseoir pour rédiger une ordonnance inutile. N'imaginant pas une seconde que le docteur fût simplement dégouté par les comédons purulents qui boursouflaient son visage, l'adolescent prenait cette réserve pour une marque de respect absolu.

Aussi quand, il y a quelques semaines, le grain de beauté qui, jusque-là se tenait tranquille sur le haut de sa cuisse, commença à s'étendre de façon anarchique, c'est tout naturellement qu'il chercha le bon docteur sur le net et qu'il téléphona pour prendre rendez-vous.

– Écoutez Monsieur, si vous ne voulez pas ce rendez-vous, je le donne à quelqu'un d'autre.

– C'est que...

– D'autant plus que rien ne nous garantit le retour du Dr. Bourdin, vous savez, un anévrisme, à son âge...

– À son âge ?

– Ben oui, septante-et-un ans quand même !

Il avait cédé.

**9 h 15** Le trajet entre le bas de l'immeuble et la bouche de métro s'est bien passé : personne ne l'a approché, il a changé de trottoir deux ou trois fois mais rien d'insurmontable, à cette heure-ci les rues de son quartier sont quasiment désertes...

Jean-Baptiste n'aime pas être touché. État de fait dont ses deux frères sont en grande partie responsables.

Sa mère, Philomèna Giannini, était professeure de littérature française. Depuis son plus jeune âge, la brulante Calabraise caressait l'idée romantique d'avoir des enfants dont le patronyme serait une référence à ses auteurs fétiches.

Elle termina ses études à l'ULB et se mit en quête d'amoureux susceptibles de lui fournir une progéniture bien nommée.

Ne cachant pas son goût pour les hommes bien faits, elle orienta ses recherches vers les clubs sportifs. Sa quête fut couronnée de succès. En 1980, elle vécut une grande passion avec Jacques Hugo, rugbyman de son état, puis, en 1982 avec Robert Zola, haltérophile. Victor et Émile bien que nés de pères différents avaient en commun, sans doute en raison des critères de choix maternels, un physique de bison et un QI de coquillage bivalve.

Son père à lui était différent : petit, maigrichon, binoclard. Il n'aurait eu aucune chance de séduire Philomèna s'il ne s'était appelé Bertrand Poquelin. L'affaire fut faite et neuf mois plus tard, le 22 juin 1984, naquit Jean-Baptiste, petit, maigrichon, binoclard, comme papa.

Enfant, il se consolait tant bien que mal de son infortune génétique, en se disant que lui, au moins, ne serait raillé pour son nom que par des gens ayant un minimum de culture livresque.

Consolation malheureusement impropre à le mettre à l'abri des brimades fraternelles.

Quotidiennement, les deux Cro-Magnon se jetaient sur lui, le chatouillaient sauvagement, ou, pire, lui coinçaient la tête sous une aisselle méphitique et lui frictionnaient vigoureusement le cuir chevelu, doigts repliés, pour lui administrer ce qu'ils appelaient « un shampoing ».

Victime, aussi, des effusions volcaniques de sa mère, Jean-Baptiste développa en grandissant (quand même un peu...), une phobie du contact épidermique : il ne supporte pas qu'on le touche, le moindre effleurement lui est intolérable.

9 h 25 Jean-Baptiste arrive au métro : devant lui, menaçant comme une gueule ouverte, le trou de l'escalator. Il inspire profondément : le cabinet est à Koekelberg, il habite à Boisfort, pas d'autre option. La bouche sèche, il pose le pied sur le métal. Il essaie de se remémorer la dernière fois qu'un autre humain l'a approché à moins de cinquante centimètres.

Ce devait être au réveillon 2004... Malgré la chaleur et la production surabondante de ses glandes sudoripares, il frissonne au souvenir de cette ultime agression. Plus saouls que d'habitude, Émile et Victor s'étaient montrés notablement féroces. Jean-Baptiste avait perdu toute dignité dans l'échauffourée ainsi qu'une quantité non négligeable de cheveux.

Il avait quitté le pavillon de sa mère en se jurant que c'était la dernière fois ! Ses bonnes résolutions prirent la forme d'une promesse faite à lui-même : jamais plus, personne, ne le toucherait sans son accord. Définitivement, son corps n'appartenait qu'à lui, il était sa propriété absolue et indiscutable et il s'engageait envers lui-même à mettre en œuvre tout ce qui serait possible pour la

rendre inviolable et en faire une propriété résolument privée... de contact.

Seize ans que personne ne l'a touché.

**9 h 28** Il descend vers le quai, il se dit que c'est déjà pas mal, que la stratégie élaborée a, somme toute, assez bien fonctionné.

Il faut dire que celle-ci fut le fruit d'une réflexion approfondie. Regards agressifs, réponses fuyantes aux salutations et refus systématiques d'invitations lui permirent d'éviter la plupart des attouchements sociaux traditionnels tels que bises et autres serremments de mains.

Par ailleurs, cette année-là, sa mère lui avait offert un cadeau qui transforma sa vie et lui ouvrit les portes de la félicité : un ordinateur. Son quotidien s'organisa : il termina ses études par correspondance, décrocha un diplôme de traducteur qui lui permit de travailler à distance, adopta une chatte, Zerbinette et acheta une plante, Adélaïde. Il était tranquille.

Presque.

Le commerce en ligne n'en étant qu'à ses balbutiements, Jean-Baptiste était régulièrement obligé de se déloger pour effectuer des achats. Ces extractions étaient un calvaire car malgré sa mine renfrognée, il lui arrivait d'être approché, frôlé voire carrément bousculé par un quidam distrait ou maladroit.

Prendre le bus ou le métro : une torture. Il fallait trouver parade. Il chercha.

Un article retint son attention : « Éloignez les moustiques grâce à vos chaussettes sales ! ». Frappé d'une illumination, il se remémora, non sans douleurs, les cours de gym de son adolescence et le pouvoir répulsif que les empyreumes dégagés par les baskets de ses camarades avaient sur lui. Le vestiaire, tout particulièrement, était un lieu de brutalité olfactive : chaussettes nauséabondes, dessous de bras malodorants, sans parler des caleçons nidoreux qui

jonchaient le sol juste avant la douche... Il se rappela ce jeudi de septembre (il faisait encore chaud) au cours duquel il hésita entre tourner de l'œil et vomir. À tout prendre l'évanouissement serait le plus spectaculaire et le moins dégueu : il s'effondra.

L'idée était trouvée : pour protéger son intégrité, il allait puer.

Place du Jeu de balle, il dénicha deux pantalons, un pour l'été en toile vieux rose, un pour l'hiver en velours caca d'oie. Il poursuivit ses emplettes par une chemise en flanelle écrue qui conviendrait en toutes saisons et dont le col gris de saleté était irrécupérable. Une veste brune compléta la tenue.

Il rentra chez lui, et contempla ses acquisitions : elles étaient parfaites et exhalaient déjà un fumet douteux. Mais douteux, n'était pas suffisant pour tenir en respect les nez les plus grossiers.

Il entreprit de faire des expériences afin de donner à ses vêtements un bouquet irrésistible.

Les deux pantalons furent déposés dans le panier de Zerbinette, ce qui leur conféra, au bout de quelques jours, une subtile fragrance de pipi de chat. Pour la veste, le meilleur résultat fut obtenu par la cuisson d'une tarte au Maroilles qui surclassa sans discussion la friture des beignets de calamars.

Un peu de vaseline appliquée sur les cheveux, quelques miettes dans le bouc et quelques grains de farine sur la tête simulaient à merveille restes alimentaires et pellicules. Pour les ongles, il plongea le bout de ses doigts dans la terre d'Adélaïde : illusion parfaite de noirceur sous-unguéale.

Il ne restait plus qu'à tester l'efficacité du dispositif. Une touche de baume du tigre sous chaque narine, il s'élança vers la rue Neuve. Les résultats dépassèrent ses espoirs les plus fous : certains changeaient de trottoir, un homme, cherchant à l'éviter, se fracassa contre la porte vitrée d'un magasin, une jeune femme défaillit... Quand, au retour de son expédition, il reçut une fiente de pigeon

sur l'épaule, il sut qu'il était touché par la crasse, pardon, par la Grâce, et que les Dieux étaient avec lui : il était devenu parfaitement intouchable.

**9 h 30** Il entre dans la rame. Le wagon est presque vide (ouf!). Les quelques passagers présents, gestes barrières obligent, se tiennent à distance respectable les uns des autres. Finalement, cette épidémie ne présente que des avantages. Il ferme les yeux.

12 mars 2020 : le plus beau jour de sa vie ! Il allait (enfin !) pouvoir vivre une relation à distance sans risquer de se voir infliger par son interlocutrice une *vraie* rencontre !

Confiant, il s'inscrivit le soir même sur MeetMe : choisit un pseudo, Scapin1984, mit une vraie photo et, conscient qu'il séduisait plus par les traits de son esprit que par ceux de son visage, peaufina son profil avec concentration. Il eut quelques *MATCH* qu'il inspecta minutieusement.

Intelligente, menue, pétillante derrière ses lunettes : Peaudanne86 lui plut.

La relation s'engagea... Leurs échanges, d'abord intellectuels, se firent plus intimes et, bientôt, une tendre sensualité s'installa entre eux... Début mai, elle se mit à l'appeler *Scapinou*, lui, *ma petite ânesse*... ça se passait bien, très bien. Si bien même, que, fin mai, ils vécurent leur première relation charnelle (virtuelle, évidemment).

Épanoui, il ignore plus ou moins consciemment les allusions faites par Anne à leurs futures rencontres post-confinement. Après tout, cette épidémie pouvait durer, les vaccins étaient encore loin, il avait bien le temps de voir venir...

Pourtant, fin juin, le gouvernement, avec l'inconsistance qu'on lui connaît, finit par lever les restrictions. Jean-Baptiste s'effondra : rencontrer sa douce en chair et en os impliquait de lui révéler son véritable nom, de lui avouer son mode de vie, de la laisser pénétrer

dans son espace vital, de devoir surmonter son haptophobie... En larmes, il claqua l'écran de son ordinateur avec l'énergie du désespoir, faisant voler en éclat son cœur et par la même occasion, le plateau en verre de sa table basse.

**9 h 49** Il sort à l'air libre. Le plus dur reste à faire, prendre le bus. Son pas s'accélère, la rue Damidio, puis le boulevard, il aperçoit l'arrêt quand... il sent son pied droit se dérober vers l'arrière. Crotte !

Il racle sa semelle sur le bord du trottoir, mais celle-ci présente de profonds sillons au fond desquels la pâte malodorante s'est incrustée. Il faut se remettre en route. Il songe au docteur, à son vice tabagique et se met à prier pour que le remplaçant soit, lui aussi, un adepte de l'Amsterdamer, ça masquera peut-être les effluves excrémenteux.

**9 h 56** Il monte dans le bus, la plupart des gens sont masqués. (Tant mieux !)

**10 h 01** Deux dames se lèvent et vont s'asseoir un peu plus loin. (Zut.)

**10 h 12** Il descend du bus. Encore quelques mètres et il sera arrivé à destination. Il s'en sort bien. Évidemment, il va devoir soumettre son corps à l'auscultation mais, avec un peu de chance, ce sera vite fait. Si seulement il avait regardé où il mettait les pieds...445...447...Ah, voilà : 449.

**10 h 14** Jean-Baptiste se tient devant la porte. La maison de maître dont il gardait le souvenir a été rasée pour faire place à un bâtiment ultra-moderne : baies vitrées, surfaces blanches, sols immaculés.

**10 h 15** Il déglutit.

**10 h 19** Il se présente à la secrétaire dont le prénom, Jocelyne, en plaqué or, brille à son cou.



**10 h 22** Il se dirige vers la salle d'attente mais se ravise en apercevant la porte des toilettes.

**10 h 23** Il entre. Un lave-main, deux portes (une bleue, une rose).

**10 h 25** Il enlève sa chaussure.

**10 h 26** À l'aide d'un morceau de papier toilette roulotté et humidifié, il commence à frotter la matière fécale.

**10 h 27** Il entend :

– Jocelyne, tu peux venir s'il te plait, je ne retrouve pas la pommade de monsieur Garcia.

**10 h 28** Il frémit, il connaît cette voix...

– Oui, Anne, j'arrive...

Peau d'Anne... Dermatologue... Merde !

**10 h 30**

– Merci beaucoup Docteur !

– Mais de rien, Monsieur Garcia, je suis là pour ça, à très bientôt, je vous laisse fixer un rendez-vous avec ma secrétaire.

**10 h 31** Échanges entre le client et Jocelyne, la porte principale se referme.

– Tiens... le client de 10h30 est parti... C'est curieux...

– Tant mieux, suis claquée, même pas eu le temps d'aller faire pipi depuis ce matin... D'ailleurs...

**10 h 32** Des pas se rapprochent.

**10 h 33** La chaussure dans une main, le morceau de papier toilette dans l'autre, il s'engouffre derrière la porte bleue, jette le papier, ferme le verrou et s'immobilise.

**10 h 34** Il discerne le déshabillage, entend le ruissellement, le rhabillage et le lavage des mains.

**10 h 36** Un bruit de reniflement se fait entendre, d'abord discret, il se précise, puis :

– Jocelyne ! Viens voir ! Je parie que les toilettes des hommes sont encore bouchées ! C'est une véritable infection ici !

**10 h 37** La poignée de la porte monte et descend.

**10 h 38** Jean-Baptiste grimpe sur la cuvette

– C'est bizarre, on dirait qu'elle est fermée de l'intérieur...

**10 h 39** Il balaye de cagibi du regard. Au-dessus de lui, une grille d'environ 40 cm sur 40 : le conduit d'aération.

**10 h 40** La voix de Jocelyne :

– C'est déjà arrivé... Attends... Je dois avoir la clé quelque part...

**10 h 40** Il se lève, tend la main vers la grille.

**10 h 40 et 28 secondes** Son pied en chaussette glisse et plonge dans l'eau.

**10 h 41** Le médecin et sa secrétaire ouvrent la porte.

Jocelyne, hilare :

– Monsieur Poquelin ? Je pensais que vous étiez parti.

– Heu, non... Je... Enfin... C'est à dire que...

**10 h 42** Anne recule d'un pas.

– Scapinou ? C'est toi ?

– Oui... Non... Si... Grain de beauté... Bourdin... Crotte...

**10 h 43** Il s'empêtre dans ses explications, parvient à extraire son pied, lâche son soulier, plouf.

**10 h 44** Elle l'observe. Elle sourit.

**10 h 47** Jean-Baptiste cesse de gigoter, se redresse, la regarde.

10 h 48 Anne avance le bras :

– Enchantée.

10 h 48 et une éternité Il saisit la main offerte :

– Moi de même.



Anne Roubault-Teyseye est née le 22 juin 1971 à Jérada au Maroc. Encore un tout petit peu française, (elle a pleuré quand Notre Dame est partie en fumée...), elle vit dans ce plat pays qui est devenu le sien depuis une trentaine d'années. Quand elle n'écrit pas, elle regarde *The Big Bang Theory* avec son fils, fait des photos bizarres avec son homme, s'arrache les cheveux avec ses élèves, écrit un scénario avec ses copines de Paris... Écrire est une plaisanterie qui doit se faire dans le plus grand sérieux. Depuis le 1<sup>er</sup> avril 2020, (cette date, elle aurait dû se méfier...), elle tente d'animer des ateliers d'écriture.



## TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	5
<b>Le Grand Prix de la Fédération Wallonie-Bruxelles</b>	<b>7</b>
<i>Au nord du Nord</i> de Julie Trémouilhe	9
<b>Les nouvelles primées</b>	<b>19</b>
<i>Là où poussent les orties et les roses sauvages</i> de Marie-Alexandre Laurent	21
<i>No trépassing</i> de Catherine Vertriest	29
<i>La bouture</i> de Patrick Zech (mention de la RTBF)	39
<b>Les nouvelles distinguées</b>	<b>45</b>
<i>Le marchand de ciel</i> de François Capet	47
<i>Le petit peigne rouge</i> de Barbara Dauwe	61
<i>On n'est plus chez soi</i> de Michel Decré	71
<i>De poudre et d'eau fraîche</i> de Simon Jeanmart	83
<i>Lecture intrusive</i> de Pierre Piroton	93
<i>À flair de peau</i> d'Anne Roubault-Teyssseye	103

Éditrice responsable : Nadine Vanwelkenhuyzen, Directrice générale adjointe, Service général des Lettres et du Livre, Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles, Boulevard Léopold II, 44 - 1080 Bruxelles.



Le présent recueil réunit les dix textes lauréats du Grand concours de nouvelles de la Fédération Wallonie-Bruxelles 2020-2021. Des récits très différents, sortis de l'imagination de dix auteurs dont le point de départ commun est le thème « Propriété privée ».

## **Le Grand Prix de la Fédération Wallonie-Bruxelles :**

*Au nord du Nord* de Julie Trémouilhe

### **Les nouvelles primées :**

*Là où poussent les orties et les roses sauvages*  
de Marie-Alexandre Laurent

*No trépassing* de Catherine Vertriest

*La bouture* de Patrick Zech (mention de la RTBF)

### **Les nouvelles distinguées :**

*Le marchand de ciel* de François Capet

*Le petit peigne rouge* de Barbara Dauwe

*On n'est plus chez soi* de Michel Decré

*De poudre et d'eau fraîche* de Simon Jeanmart

*Lecture intrusive* de Pierre Piroton

*À flair de peau* d'Anne Roubault-Teyssseye



FÉDÉRATION  
WALLONIE-BRUXELLES



Une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles.  
Ce recueil ne peut être vendu.  
Infos : [concoursdenouvelles@cfwb.be](mailto:concoursdenouvelles@cfwb.be)